

FIGARO ILLUSTRÉ



Copyright 1897 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

Ayuntamiento de Madrid



Propriété et Siège social de l'Équitable. — New-York.
120, Broadway.

L'ÉQUITABLE

DES

ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 0/0, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) 1.123.000.000 Fr.

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) 224.000.000 Fr.

(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

PAYÉ AUX ASSURÉS EN 1896 113.695.165 Fr.

PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents) 65.000.000 Fr.

DIRECTION :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS

LES FUSILS ANGLAIS

A PARIS

des marques les plus connues

PURDEY

HOLLAND & HOLLAND

W. W. GREENER

se trouvent nombreux et variés chez



A. GUINARD

8, Avenue de l'Opéra, 8 — Paris

La Maison GUINARD vient de publier un catalogue instructif que tout chasseur doit posséder. Ce catalogue traite de toutes les nouveautés en arquerie : Fusil Paradox, Cosmos, Vena contracta Poudre pyroxylées, Pression, Tir, etc., etc. Il est envoyé franco contre 50 centimes en timbres-poste.

VICHY

SOURCES DE L'ÉTAT

Vichy — Célestins

Vichy — Grande-Grille

Vichy — Hôpital

PRODUITS AUX SELS NATURELS

DE

VICHY

Pastilles Vichy-État

Comprimés de Vichy

ADMINISTRATION : 24, Boulevard des Capucines

GLACIÈRE DES CHATEAUX

ET DES CAMPAGNES

Produit en 10 minutes de 500 grammes à 8 kilos de glace ou des Glaces, Sorbets, etc., par un sel inoffensif.

J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS

PROSPECTUS FRANCO



Bi-Métal
Maison de Vente
30, Boul. des Capucines

CUivre & ARGENT PUR
Usine à Moncey (Doubs)

Objets
de Table
de Cuisine
de Toilette &c.

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement des meilleures sortes de Thés noirs de Chine
La Boîte de 300 gr... 6 fr. — La Boîte de 150 gr... 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS
Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR

DARCY, 31, rue d'Anjou.



GHELRE
HÉRAUT D'ARMES

XIV^e siècle ; Armoiries, Histoire, Généalogies des 2,000 principaux Chevaliers de la Guerre de Cent-Ans. — Descendances en Angleterre. — Le Midi soulevé contre l'Anglais. — La bonne petite Noblesse de province massacrée pour la défense du sol. — Les Précurseurs de Jeanne d'Arc et les Paysans des Vosges. — Le Roy de France, Roy et Empereur. — Les Princes français, du Roy Jean aux descendants de Louis XIV. — La Loi salique. — La France jusqu'au Rhin.

2000 armoiries en 200 planches coloriées à la main en fac-simile

SCEAUX EN PHOTOPLATINE, PHOTOGRAVURES, ETC.

TIRAGE A 100 EXEMPLAIRES EN 8 VOLUMES IN-4^e

Cinq volumes sont en vente

Citation gratuite des familles qui se rattachent par alliance aux héros du XIV^e siècle.

Demandez renseignements à Victor BOUTON
Rue de Maubeuge, 15, à Paris.

DIABÈTE GUERISON ASSURÉE
(TRAITEMENT RATIONNEL)
PAR LES PILULES ANTI-DIABÉTIQUES de MOUYSSET
Pharmacies à ASNIÈRES (Seine), — Le Flacon 6 fr. — Notice Franco.



FAC-SIMILÉ DE LA BOÎTE

CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE

Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Août 1897

DIRECTION ET RÉDACTION

24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LA STATUE DU GÉNÉRAL DE MIRIBEL, d'après le bronze de MARQUET DE VASSELOT.

LES GRANDS PRIX DE ROME, par M. R.

Vulcain, assisté de la Force et de la Violence, enchaîne Prométhée, par M. LOUIS ROGER (deuxième premier grand-prix de peinture).

LES LIVRES, par T. G.

DE PARIS A DELPHES, par JEANNE MAIRET, illustrations en couleurs de L. KOWALSKY.

SONNET WATTEAU, musique de GASTON LEMAIRE, illustrations en couleurs de Mademoiselle MAXIMILIENNE GUYON.

SOUVENIRS DE CRIMÉE, Eupatoria, 1855-1856 (deuxième partie), par le général VICOMTE DE BERNIS, illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

L'INDOCHINE, par HENRI PAGAT, illustrations d'ALBERT GUILLAUME.

LES « PETITES MAINS » DE MARQUISES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par HENRI BOUCHOT, illustrations de CHARDIN, LAWRENCE, MOREAU-LE-JEUNE, JANINET.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

LE 4^e HUSSARDS A KANGHIL (1855), par ALFRED PARIS.

EN ÉQUILIBRE, par G. DELBRÜCK.

COUVERTURE :

LE RUISSEAU, par BARRAU.



28 JUILLET 1897

La monotonie de la vie, avec ses périodiques recommencements, impose, naturellement, la monotonie des sujets à l'infortuné chroniqueur et à son non moins infortuné collaborateur artistique. Les gens heureux, au cœur léger, oublient souvent, cette année, ce qu'ils firent, l'an dernier, à pareille époque, et ils réitérent, avec la sensation d'accomplir quelque action inédite. Mais pour celui qui les voit faire, la jouissance est beaucoup moindre, et le spectacle des petits omnibus de chemin de fer que surmontent des pyramides de bicyclettes, celui des matrones à forts mollets, partant, avec les amis pour quelque « balade » suburbaine, présentent un intérêt médiocre.

Je ne m'attarderai donc pas aux lamentations traditionnelles sur l'évacuation générale de Paris, par les gens du monde, et sur le vide qui en résulte; d'autant plus que cette formule est absolument fautive; Paris est aussi rempli, aussi grouillant en été qu'en hiver, sauf quelques centaines de personnages très chics, qui, feignant de partir pour de lointaines stations balnéaires, se bornent à y conduire leur famille et reviennent incontinent pour faire la fête à Paris, sans entraves; cela ne dépeuple pas une ville de trois millions d'habitants!

Il y a cependant des départs que je qualifierai de notoires, je dirai même : historiques; ce sont les départs de Monsieur le Président de la République.

M. Félix Faure qui fût naguère un bon enfant, est devenu, en prenant de l'exercice, l'exercice du pouvoir, un homme ou, pour parler révérencieusement, un personnage, éminemment correct. Elu président par trois cents sénateurs et cinq cents députés qui, par une ingénieuse fiction sont censés représenter l'opinion de 38 millions de Français, il considère comme un devoir de coopérer, dans la mesure de ses moyens à la réélection de ces cinq cents députés dont

taires convenances, songer, dans la prochaine législature, à démolir les ministères et réduire le Président à la cruelle démission qu'ont connue, hélas! ses prédécesseurs. Et de la sorte, en se montrant très aimable avec tout le monde, en entreprenant des voyages ingénieusement combinés et qui ne sont, par le fait, que des tournées électorales, M. Félix Faure espère bien atteindre l'année 1900, inaugurer l'Exposition, et recevoir des Reines, des Empereurs!! C'est un beau rêve et je comprends qu'on le caresse.

J'admire cette persévérance, cette placidité, je dirai même cette passivité; combien pénible en effet, doit être cette incessante locomotion, ce perpétuel changement de décor : ici des plaines, là des montagnes : le soleil ardent d'Orange et de la Provence succédant aux neiges des cols alpins et, dans ces paysages variés, toujours des maires, émetteurs de harangues, des jeunes vierges porteuses de bouquets, des évêques qui encensent et des dignitaires francs-maçons qui infligent des leçons au pouvoir. Et à tout ce monde il faut sourire, répondre de bonnes paroles qui n'engagent à rien. Heureusement que, dans le train, entre deux arrêts, l'on a quelque répit, l'on peut fumer sa pipe, songer au voyage de Russie et fredonner l'hymne russe : *Boje taria Kirani*.

Voyage politique aussi, l'exode manqué de la Commission parlementaire composée de trente-trois membres — « excusez du peu », comme aurait dit Rossini —

chargée d'élucider la question du Panama. Cette question est, depuis longtemps élucidée par le public... ou plutôt liquidée, personne ne veut plus en entendre parler, car nul n'ignore que la vérité sur cette affaire ne sera pas faite avant une vingtaine d'années, c'est-à-dire quand les complices seront disparus, oubliés ou morts. Attirer en Angleterre cette commission, en lui annonçant qu'il lui dira tout, puis, la décommander en lui promettant, pour une prochaine séance, des révélations écrasantes est un nouveau tour de ce remarquable fumiste qui a nom Cornélius Hertz; il a roulé les plus sceptiques professeurs de la Faculté de Paris qui, il y a deux ans, lui accordaient à peine trois mois d'existence; ce ne sera qu'un jeu pour cet admirable aventurier, de bernier une commission composée d'individus dont on peu dire, sans impertinence, qu'ils sont très naïfs.



J'oubliais totalement que, pendant ce mois, a été célébrée la fête du 14 juillet! Cet anniversaire de toutes nos libertés a perdu complètement son prestige, grâce,

sans doute aux recherches historiques des dernières années qui ont permis de constater que les héros de la Bastille n'avaient accompli d'autres prouesses que d'assassiner quelques pauvres diables d'invalides, paisibles gardiens de cette patriarcale géole où les prisonniers étaient invités à la table du gouverneur. Les crédits ouverts en vue de cette solennité par l'Etat et par la Ville ont été succes-

sivement réduits d'année en année; on a rogné sur les feux d'artifices, sur les illuminations et sur les réjouissances officielles. Il ne reste plus guère que la revue de Longchamps, dont les pauvres troupiers



le mandat expire l'année prochaine au mois de mai. Ce sentiment est louable, n'est-ce pas? Et louable d'autant plus, que, si les cinq cents députés sont réélus, ils ne sauraient, sans manquer aux plus élémen-

font tous les frais, et les bals en plein air, organisés par les mastroquets des carrefours; ces kermesses sont la caractéristique de cette



fête; chacun s'y amuse et se trémousse pour soi-même, oubliant les soucis de la veille et ceux du lendemain.



Le Musée de l'armée établi dans l'ancien réfectoire des officiers à l'Hôtel des Invalides, a été inauguré la veille du 14 juillet. Il ne constitue jusqu'à présent qu'une assez modeste collection, mais il faut à tout un commencement,

les possesseurs de reliques militaires qui voudront leur éviter la mélancolie des ventes après décès ou la destruction opérée par des héritiers ignorants, pourront se donner la satisfaction d'enrichir ce musée, plein de leçons de choses glorieuses et patriotiques. Dans la pensée des membres de la *Sabretache*, qui ont été les promoteurs, le Musée de l'Armée doit être en même temps un musée d'enseignement pour les artistes. Le noyau en a été formé par un don généreux de M. Charles Meissonier, qui y a déposé les admirables collections de son père; puis est venu Edouard Detaille qui s'est dépouillé pour le nouveau musée et les *Sabretachiens* ne sont pas au bout de leurs générosités.

Espérons que, comme l'a dit le Ministre de la Guerre on saura les consulter pour le placement de leurs richesses.

Les concours du Conservatoire ont été célébrés, conformément au rite invariable qui les régle depuis plus d'un siècle: Ambroise Thomas ne les préside plus, mais son ombre plane à côté de l'ombre du sévère Chérubini et du joyeux Auber dans cette salle traditionnelle et mal ventilée. Aucune lueur de génie, aucun talent, aucune originalité ne se sont révélés parmi les centaines de concurrents qui se disputèrent les prix et les accessits, sauf, peut-être, Mademoiselle Akté qui, dans le concours d'opéra, nous a donné l'espoir d'un talent original: malheureusement pour notre amour-propre national, Mademoiselle Akté n'est pas française.

Toutes ces jeunes filles, tous ces jeunes gens semblent plutôt des ouvriers en tragédie, en comédie, en piano et en violon que des êtres doués, destinés à devenir de véritables artistes; fils d'artisans, de concierges ou de vagues et misérables subalternes, ils rêvent de se soustraire aux dures nécessités du labeur servile qui accable leurs parents; mais, hélas! la flamme est absente, cette flamme géniale que ne saurait allumer aucun professeur, car le combustible manque! Et tandis que le Conservatoire français jette, chaque année, sur le marché des flots de virtuoses munis d'authentiques diplômes, les salles d'Erard et de Pleyel retentissent d'auditions données par des exécutants italiens, allemands, polonais, russes et tchèques, pleins de talents, d'originalité et de saveur exotique. Il y a évidemment dans la carrière musicale — la musique, cet art impalpable, étant devenue carrière, ou plutôt métier — un funeste encombrement. Une sévérité impitoyable s'impose donc aux jurys d'admission qui ne devraient ouvrir les portes de cette école qu'à des élèves vraiment doués.

La *Vassale* de Jules Case, représentée au Théâtre-Français nous raconte encore une fois, après la *Loi de l'Homme* et après tant d'autres œuvres, les souffrances morales et sociales de la femme mal mariée. Je me méfie des gens qui se lamentent toujours sur leur triste sort, et j'estime qu'il n'y a guère de misères de ce genre qui ne soient quelque peu méritées. L'axiome « ni Dieu, ni maître » qui domine l'éducation moderne, a créé toute une génération de révoltés des deux sexes: le mouvement féministe est une des résultantes de ces nouvelles aspirations: il était naturel qu'il trouvât des interprètes dans le livre

et au théâtre. Mademoiselle Brandès s'est montrée excellente dans la *Vassale*, victime d'un mari maladroit: elle a le mordant, l'amertume et aussi la grâce et la séduction.

Lugete, Veneres, Cupidinesque! La France va être, pendant trois mois, privée de Mademoiselle Cléo de Mérode, elle sera sevrée de la vue de ces bandeaux botticellesques, devenus presque aussi populaires que la mèche du grand Napoléon et le toupet du roi Louis-Philippe. Cléo, qui « vaut » 200 francs par mois à l'Opéra de Paris en vaut 45,000 pour le directeur New-Yorkais qui nous l'enlève momentanément. C'est un joli écart. A quelles exhibitions ce barnum va-t-il soumettre, pour rentrer dans son argent et réaliser un légitime bénéfice, la mignonne créature dont le ciseau fidèle de Falguière nous a révélé les frères et intimes élégances? Nous le saurons bientôt, lorsque les intrépides interviewers yankee se seront mis à l'œuvre.

La température relativement favorable fournit en ce moment de belles recettes aux établissements des Champs-Élysées: là, du moins on ne prêche pas le pessimisme, et le mouvement féministe s'y



pratique d'une façon fort agréable aux yeux. La revue de l'Alcazar, *Chacun sa Muse* est assurément une des plus réussies qu'aient donné les scènes sœurs sur lesquelles s'exerce l'autorité paternelle du bon M. Ducarre.

LUTÉCIUS.

LA STATUE DU GÉNÉRAL DE MIRIBEL

Prochainement sera inaugurée à Hauterives (Drôme), berceau de sa famille, la statue du général de Miribel, œuvre du sculpteur Vasselot.



Si une grande guerre nationale était survenue il y a quelques années et si la providence avait permis que la France sauvât son honneur et son indépendance, elle l'aurait certainement dû, en grande partie, au général de Miribel.

Il a été un des plus patients et des plus énergiques artisans de notre réorganisation militaire.

La belle prestance de Miribel, sa franche allure de guerrier très brave et très bon, sa physionomie bien française, sur laquelle on ne lit que de saines pensées, rehaussées par des sentiments religieux qu'il ne cachait pas, traités par un statuaire tel que Vasselot ont produit une œuvre de haute valeur : son bronze, largement conçu, est, on peut le dire, plus que la statue d'un homme : c'est une allégorie où se résument la science, le tempérament, l'abnégation, la foi et la bravoure de l'armée Française.

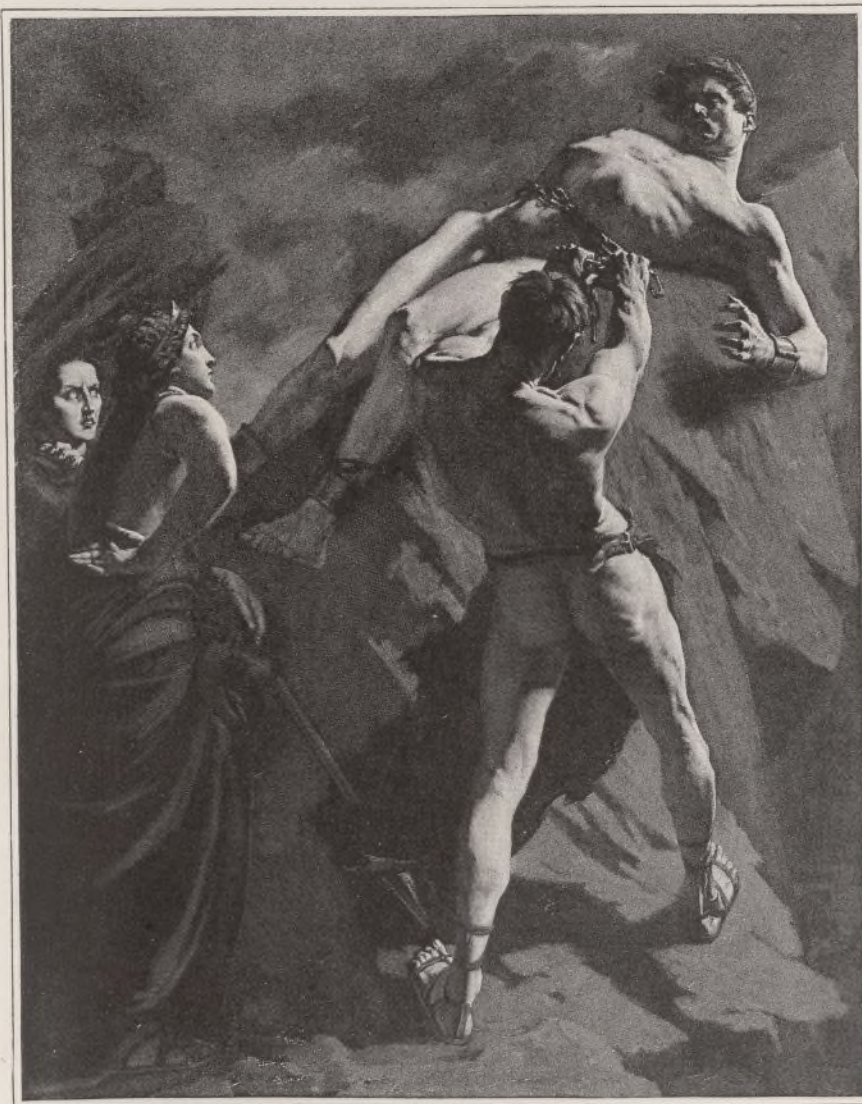
C. L.

LES GRANDS PRIX DE ROME

« Vulcain assisté de la Force et de la Violence enchaîne Prométhée sur un des rocs du Caucase » tel était le sujet imposé aux concurrents du Prix de Rome pour la peinture. Un beau thème, largement humain et d'une douloureuse poésie. Malheureusement, les artistes de la jeune génération, préoccupés de modernisme, n'ayant plus que des sarcasmes pour les sujets classiques et le style « pompier », ignorant d'ailleurs la mythologie que des pédagogues esprits forts ont bannie des programmes scolaires, ne sont pas en état de comprendre et de traduire la haute signification de ces mythes. Le concours a été médiocre, si l'on en juge par le résultat : le jury n'a pas accordé de premier grand prix et a décerné un second grand prix à l'œuvre qui lui a semblé la meilleure, celle de M. Louis Roger que nous reproduisons ici.

Les sculpteurs se sont mieux comportés : l'épisode de « Orphée conduit aux Enfers par Mercure pour retrouver Eurydice, tournant la tête pour voir si elle le suit, et la voyant entraînée de nouveau par Mercure dans les régions infernales » fournissait aux concurrents d'heureux motifs dont ils ont su tirer parti. La section de sculpture avait accordé le premier grand prix à M. Boucher, élève de Falguière, Chapu et Mercié. Mais les sections réunies de l'Académie des Beaux-Arts ont réformé ce jugement pour attribuer cette haute récompense à M. Segoffin, élève de Cavelier et Barrias. Nous regrettons qu'un accident survenu à notre gravure ne nous permette pas de donner ici la reproduction que nous avions faite du haut relief de M. Segoffin, œuvre de belle allure, sérieusement modelée et qui dénote un statuaire déjà maître de son art. La composition du second grand prix M. Magron, mérite également des éloges : le mouvement de bras d'Orphée voyant sa bien-aimée lui échapper indique bien le désespoir.

C. M.



Les Livres

C'est vraiment une publication sensationnelle que ces deux volumes supplémentaires de la *Correspondance de Napoléon Ier*, composés de pièces authentiques recueillies aux Archives Nationales par M. Léon Lecestre. Cet érudit incrimine assez aigrement la commission que présidait le Prince Napoléon et qui, dans la grande publication exécutée de 1858 à 1869 a éliminé une assez grande quantité de documents. M. Lecestre semble oublier qu'un intervalle de près de trente ans nous sépare de l'époque où la commission achevait son œuvre : des motifs de politique ou de convenance existaient alors et imposaient certaines omissions ; elles n'ont plus aujourd'hui leur raison d'être. M. Lecestre ne devrait d'ailleurs pas trop s'en plaindre, si l'on en juge par le succès qu'ont obtenu les quelques lettres publiées en extrait dans le *Figaro* ; l'auteur s'est trompé en disant dans sa préface que « ces lettres, isolées du reste de la Correspondance et rapprochées en un tout compact, donnent de Napoléon une idée fautive et exagérée ; le grand homme disparaît ; il ne reste plus qu'un être impérieux, brutal et violent qui broie sans merci tout ce qui fait obstacle à sa volonté ». Sans doute c'est bien tel que cela qu'on le voit ; mais, tel on l'aime et le grand homme subsiste. Les éditeurs Plon et Nourrit ont donné à ces deux volumes le même format et la même disposition typographiques que les trente-deux volumes de l'édition in-8°, à la suite desquels il sera facile de faire relier l'œuvre de M. Lecestre.

Un observateur sagace — je ne sais si ce n'est pas Napoléon Ier lui-même — a émis cet aphorisme : « Il n'y a pas de détail, c'est-à-dire qu'on ne doit en négliger aucun ». C'est aussi la devise du parfait policier, et M. Macé nous en donne la preuve dans son volume intitulé : *Les Crimes impunis*. Il en compte une quarantaine depuis 1870 — sans parler, bien entendu, des crimes inconnus, des crimes « bien faits », dont la justice n'a jamais eu connaissance. L'ancien chef du service de la Sûreté reconstitue les crimes, raconte les enquêtes, les

recherches vaines et aussi les négligences, les fautes des limiers qui ont pris le défaut, comme disent les veneurs, et ont laissé échapper « l'animal ». En lisant ce livre, on se passionne pour cette mise en action du tableau de Girodet-Trioson, que l'on voit au musée du Louvre : « La Justice poursuivant le crime », et l'on ne peut qu'admirer le subtil policier que fut M. Macé, qui fait aujourd'hui du Balzac en racontant simplement ce qu'il a fait ou ce qu'il a vu.

Nous restons dans l'atmosphère du crime en ouvrant *L'Accusateur*, de Jules Claretie. Esprit curieux, J. Claretie a été séduit par cette hypothèse du criminaliste italien Lombroso, basée sur des expériences douteuses, d'après laquelle les procédés photographiques retrouveraient, dans l'œil d'un mort, l'image des derniers objets et de la dernière personne qui se seraient fixés sur sa rétine. La théorie, paraît-il, n'est pas entièrement d'accord avec l'expérience, car, d'après les derniers travaux sur cette question, il ne serait possible de recueillir une

impression sur l'œil que si cet organe a été plongé dans une solution spéciale immédiatement après le décès. Mais qu'importe cette objection, si le roman est passionnant ; et il l'est au plus haut degré : un homme appartenant aux classes élevées de la société, riche, mais qui vit fort retiré, est trouvé mort chez lui. Un ancien agent de la Sûreté, voisin de la maison du crime, imagine de photographier un des yeux du cadavre, vingt-quatre heures après le meurtre. Le cliché donne, au développement, la vague silhouette d'un ami de la victime. On arrête l'ami, il traverse Mazas et le cabinet du juge d'instruction, et reconnaît lui-même sa ressemblance dans l'épreuve du cliché. Et cependant il est innocent : c'est son propre portrait, placé sur la tablette de la cheminée où la victime s'est cramponnée dans un spasme suprême, qui a frappé la rétine de celui-ci. Le vrai meurtrier finit par être découvert et puni.

Léon-A. Daudet fit, il y a quelques années, au temps de sa prime jeunesse, ses débuts dans la littérature avec des façons de dompteur pénétrant dans la cage des lions ; il cravacha l'humanité, fustigea les abus, mit le fer et le feu dans les hypocrisies. Le temps a marché, cependant, et Léon-A. Daudet, qui ne manque pas d'esprit d'observation, a constaté que, malgré ses satires, le monde ne s'était nullement amélioré, que les morticoles continuaient à tuer leurs clients, les snobs à régner sans partage, les femmes à...

désespérer leurs maris et les maris à se consoler de la façon la plus incorrecte. Et il a pensé que le mieux, quand on sait et qu'on veut écrire, est de peindre tout cela simplement, tel que cela est, sans se préoccuper de la conclusion. *La Flamme et l'Ombre* sont deux sœurs, issues de races mêlées, vivant à Venise d'une existence équivoque ; l'une, l'Ombre, est une mystique et une chaste ; l'autre, la Flamme, est une détraquée qui mérite l'épithète accolée par le poète latin au nom de Messaline : *lassata, nondum satiata*. C'est — naturellement — à cette « Flamme » que se brûle le héros du roman. L'œuvre est brutale, presque bestiale, avec des apparitions de tendresse et de sentimentalité qui lui donnent une singulière saveur.

Gyp, si dure aux Juifs, a voulu, dans *Le Baron Sinai*, tracer une figure de sémite audacieux, presque séduisant, beau joueur dans la bataille des millions, tenant tête à tous, même à la justice quand elle essaye de mettre le nez dans ses affaires. Il veut conquérir le monde... le monde du faubourg Saint-Germain, et il déploie, dans cet assaut, de merveilleuses qualités de souplesse et de ténacité. Bien que *Le Baron Sinai* ne soit pas précisément ce qu'on appelle un roman « à clef », l'auteur y a introduit mille traits, indiqués plus d'une silhouette que reconnaîtront aisément les initiés.

Sous ce titre : *Roseaux pensants*, Robert de Montesquiou a réuni un certain nombre d'études esthétiques s'appliquant principalement aux gens et aux choses de la vie contemporaine, pensées subtiles, exprimées en un style mêlé d'élégance et d'imprévu ; des aperçus ingénieux sur les arts, la femme, la bicyclette, Dieu, John Ruskin, les bijoux, les pianistes, font de ce livre une œuvre très vivante.

De quelle aimable et légère allure s'en va la Muse de Xavier Privas, à travers les plaisirs, les amours, les tristesses ! Ses *Chansons chume-rigues* sont d'exquis petits poèmes, gaiement rythmés, relevés de rimes sonores, soutenues par de gracieuses mélodies. Cet aimable volume est agrémenté d'un dessin en couleurs d'Edmond Gros.

La livraison de juillet des *Maîtres de l'Affiche*, qui vient de paraître à la librairie Chaix, est tout à fait charmante. C'est d'abord la délicieuse affiche de Chéret pour le *Vin Mariani*, puis celle d'Ibels pour *Mevisto* ; enfin, deux compositions d'artistes étrangers : l'une, du peintre anglais Morrow, pour les représentations de *The New Woman* au Comedy-Théâtre de Londres, l'autre de l'artiste belge Fernand Toussaint pour le Cercle de peinture le *Sillon*. F. G.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1897-1898 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors

des adresses des 40,000 châteaux de France disposées par ordre alphabétique, et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 30,000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays,

et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt. *L'Annuaire des Châteaux* forme un beau volume de 1,300 pages, au prix de 25 fr. (A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.)

BOISSONS D'ÉTÉ

Il fait chaud et, quelque sobre que l'on puisse être, on a soif et on veut



Service à bière en grès flamand, à dessins chimères en relief sur fond gris bleu, avec couvercles en émail, plateau rond en chêne sculpté. — Cruches à bière, à cidre ou à lait, en même grès flamand, décor byzantin ou à rinceaux. (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot). Gravures extraites de la *Mode pratique*.

boire. Mais que boire pour se désaltérer suffisamment sans trop surcharger l'estomac, si facile justement, à irriter en cette saison estivale?

Selon le goût nous avons à choisir entre les boissons « classiques » et les boissons « nouvelles ». Dans les premières nous nommerons le lait, la bière, le café froid, le thé, froid également et les divers sirops, orgeat, groseille, cassis, framboise, etc., la limonade au jus de citron, le vin d'oranges étendu d'eau. Dans la catégorie des boissons nouvelles, le soda-water, le cocktail américain, le claret-cup anglais, le champagne-cup, de même nationalité, etc.

Quelle que soit la boisson choisie, il est bon de rappeler qu'elle ne doit jamais être glacée, ce qui peut occasionner de graves accidents. On a vu des personnes frappées de congestion, rien que pour avoir bu un demi-hol de lait glacé. En revanche, il faut qu'elle soit suffisamment fraîche.

A la ville c'est facile, parce qu'on peut s'y procurer de la glace autant qu'on le veut. On n'a donc qu'à laisser séjourner le récipient dans la glace pendant une heure avant de servir. A la campagne, si l'on a pas de glacière, on préparera un mélange réfrigérant ainsi composé : 175 grammes de muriate de chaux, sur lequel on versera un litre d'eau, et ensuite quelques gouttes d'acide muriatique. Comme ce mélange ne



Service à bière en cristal vert à petites côtes vénitienues et décor or en relief. (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot). Gravures extraites de la *Mode pratique*.

dure pas longtemps, on le prépare seulement au moment d'y plonger les carafes. Le moyen d'obtenir la fraîcheur étant donné, passons à un examen rapide des diverses boissons :

Le lait n'exige aucune préparation. On se contentera de le servir dans une de ces jolies cruches en porcelaine ou en faïence, semi-barbeau, vieux Jouy, fleurettes Pompadour, etc. Les tasses devront être assorties.

CONSEILS

On a beaucoup discuté à propos du teint merveilleux d'une grande actrice qui vient d'avoir à Paris un succès, un triomphe plutôt. Ceux qui ont eu le plaisir de l'approcher affirment qu'elle ne se maquille pas. Cela paraît invraisemblable et pourtant c'est vrai. L'artiste si enviée n'a sur sa toilette que des produits du Dr Dys. C'est à la poudre et à l'élixir dentifrices du Dr Dys qu'elle doit la blancheur et l'éclat de ses dents admirables. De même son teint de jeune fille a conservé sa fraîcheur grâce aux sachets de toilette du même docteur. Pour les dentifrices pas d'erreur : poudre 5 francs, élixir 10 francs. Quant aux sachets, pour savoir quels sont ceux qui conviennent le mieux à votre teint, écrivez à Darsy, 31, rue d'Anjou, en lui disant bien la nature de votre épiderme.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VACANCES DE 1897 — TRAINS DE PLAISIR

Paris — Aix-les-Bains — Chambéry.

Aller : Départ de Paris, le 21 août, à 10 h. 10 soir ; arrivée à Aix-les-Bains, le 22 août, à 11 h. 3 matin ; arrivée à Chambéry, le 22 août, à 11 h. 45 matin.

Retour : Au gré des voyageurs, par tous les trains ordinaires (sauf les express), à partir du 23 août jusqu'au dernier train du 4 septembre. Toutefois, les voyageurs pourront utiliser le train-express n° 14 entre Mâcon et Paris.

Prix (aller et retour). — 2^e classe : 48 fr. ; 3^e classe : 24 fr. 50. On pourra se procurer des billets pour le train de plaisir de Paris à

La bière se sert de préférence dans la grande cruche en grès Renaissance, complétée par six ou huit chopes également en grès avec couvercle d'étain. On peut également adopter le broc en cristal émaillé, avec verres à côtes vénitienues, laissant voir la liqueur mousseuse.

Le broc en cristal est surtout réservé aux sirops dont la couleur chatoyante



Broc en cristal craquelé vert impérial avec monture Renaissance en étain genre vieil argent. — Presse-citron en verre blanc. — Carafe en cristal chimique avec poche intérieure pour la glace. — Broc en cristal taillé et gravé avec monture de style en vieil argent ; tube mobile pour la glace. (Modèles du Grand Dépôt, 21, rue Drouot). Gravures extraites de la *Mode pratique*.

réjouit l'œil. Il est de diverses formes et de divers styles. Les services à thé et à café froids sont les mêmes que pour ces boissons servies chaudes.

Dans la catégorie des boissons nouvelles, le soda-water, à cause de la forme pointue du flacon exige une monture spéciale qu'on trouvera dans les bonnes maisons de céramique.

La recette du cocktail est généralement connue, terminons donc par celles des deux autres boissons hygiéniques.

Le claret-cup se fait en mélangeant une bouteille de vin de Bordeaux, une bouteille de Schwepp's soda-water, une demi-livre de glace pilée, quatre grandes cuillerées de sucre en poudre, et un verre à liqueur de marasquin. On ajoutera, conformément à la formule américaine, quelques tranches de concombre.

Pour le champagne-cup, il faut une bouteille de champagne, deux de soda-water, un verre à liqueur de curaçao, une livre de glace pilée, deux cuillerées de sucre en poudre et les tranches de concombre obligatoires.

Terminons en disant qu'il existe, pour toutes les boissons d'été, des carafes en cristal, avec poche intérieure pour la glace, ou tube mobile permettant de rafraîchir le breuvage, sans y mélanger comme on a souvent le tort de le faire, la glace elle-même, désagréable à la bouche, dangereuse à avaler et dont, malgré la tradition, la pureté n'est pas toujours certaine.



Service à bière ou à boissons d'été en cristal blanc avec décor de fleurs émail cernées d'or en relief. (Modèle du Grand Dépôt, 21, rue Drouot). Gravures extraites de la *Mode pratique*.

CLAIRE DE CHANCENAY.

Chambéry, à dater du 25 juillet, à la gare de Paris P.L.M., 20, boulevard Diderot, dans les bureaux-succursales de la Compagnie et dans les diverses agences de voyages.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Recommandations en vue d'éviter, dans les transports par chemins de fer, les pertes de colis ou les retards dans leur livraison.

Beaucoup de personnes ont pris l'habitude d'inscrire, sur les colis, bagages ou autres qu'elles remettent au chemin de fer, leur adresse et le nom de la gare destinataire.

Cette précaution évite presque toujours les fausses directions avec leurs conséquences, c'est-à-dire les retards dans la livraison ou même la perte des colis. Aussi se généralise-t-elle de plus en plus.

Pour faciliter l'inscription de la gare destinataire à chaque nouveau voyage, la Compagnie d'Orléans met en vente, dans ses gares et stations, des carnets d'étiquettes gommes et des liasses de fiches, au prix de 5 centimes le carnet de 10 étiquettes ou la liasse de 10 fiches.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

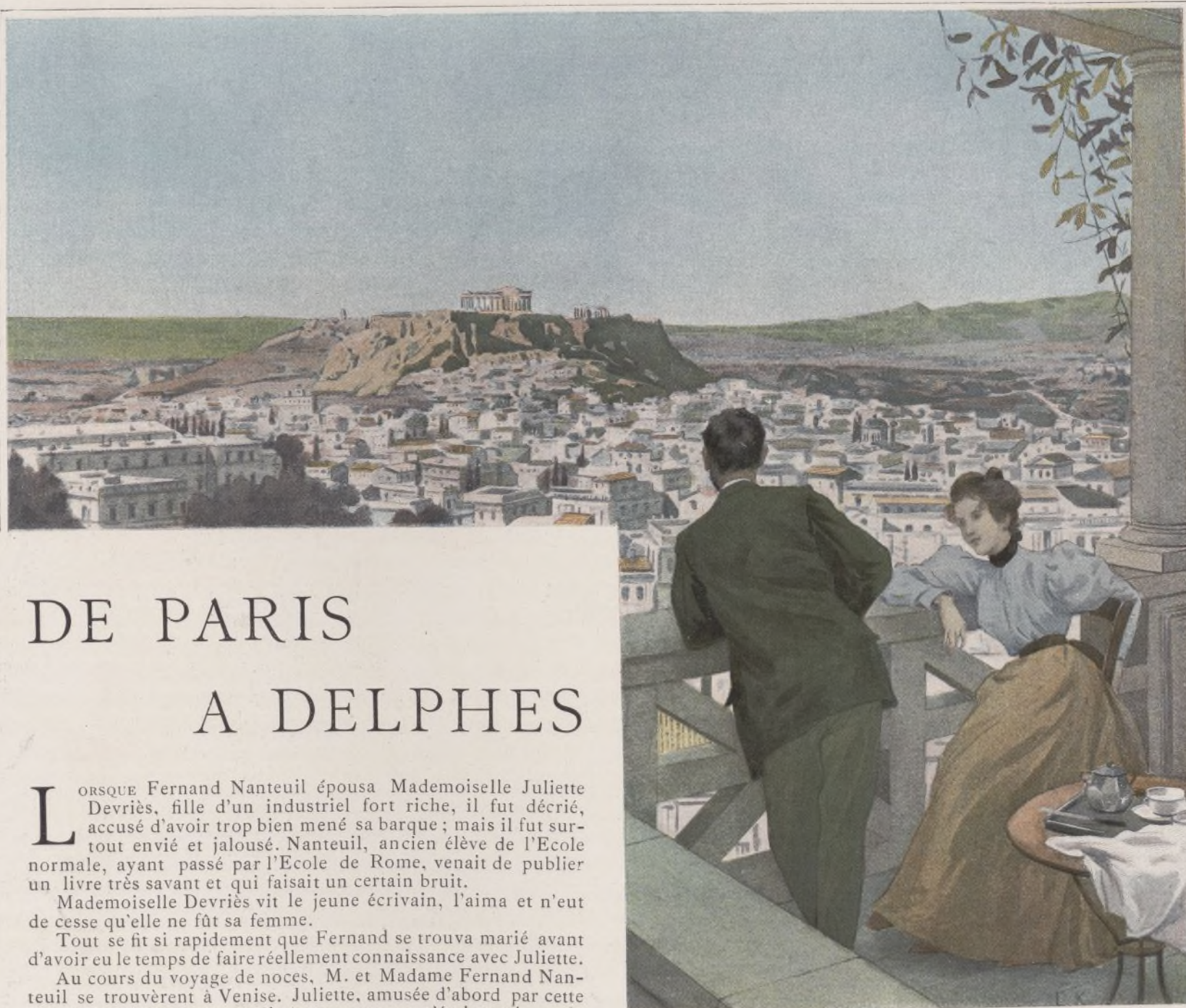
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot.

Le Directeur : MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chronotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Co, Asnières.



DE PARIS A DELPHES

LORSQUE Fernand Nanteuil épousa Mademoiselle Juliette Devriès, fille d'un industriel fort riche, il fut décrié, accusé d'avoir trop bien mené sa barque ; mais il fut surtout envié et jaloux. Nanteuil, ancien élève de l'Ecole normale, ayant passé par l'Ecole de Rome, venait de publier un livre très savant et qui faisait un certain bruit.

Mademoiselle Devriès vit le jeune écrivain, l'aima et n'eut de cesse qu'elle ne fût sa femme.

Tout se fit si rapidement que Fernand se trouva marié avant d'avoir eu le temps de faire réellement connaissance avec Juliette.

Au cours du voyage de noces, M. et Madame Fernand Nanteuil se trouvèrent à Venise. Juliette, amusée d'abord par cette vie en gondole, commençait à trouver que c'était toujours la même chose.

« ... Puis, voyez-vous, Fernand, il y a décidément trop de nouveaux mariés à Venise. C'est gênant, positivement. C'est d'un banal !

— Ce qui n'est pas banal, ma chérie, c'est l'adorable couleur de l'eau, là-bas, maintenant que le soleil commence à descendre et que dans cet embrasement général on distingue mal où finit la mer et où commence le ciel.

— Oui, certes, c'est très joli. Mais, voyez-vous, je voudrais... je voudrais...

— Que voudriez-vous donc, insatiable que vous êtes ?

— Je voudrais pouvoir, à mon retour, raconter des choses que ne racontent pas toutes les mariées... Dites, il n'y a plus de brigands en Grèce ? »

Fernand se mit à rire en secouant la tête.

« Non ; il faut en prendre votre parti. On voyage jusqu'au fin fond du Péloponèse sans danger d'être dévalisé ; mais si on n'y est pas dévalisé, on y est... dévoré, au besoin... »

— Allons en Grèce, alors !

— Allons en Grèce... je ne demande pas mieux. Je n'y ai fait qu'un rapide voyage, il y a cinq ans, et j'y retournerais avec enthousiasme. »

Le lendemain, ils étaient en route pour Brindisi.

En effet, Fernand envisagea ce voyage avec un plaisir très réel. Il se souvenait, avec délices, de son court séjour au milieu des « Athéniens », ses camarades d'école pour la plupart ; il estimait profondément le directeur, dont il avait suivi les succès à Délos et à Delphes avec enthousiasme, et pourtant, en quittant Venise, il se sentait un peu mal à l'aise, mécontent même. Il adorait sa jeune femme, il était certes aimé d'elle, son mariage le libérait une fois pour toutes de ses préoccupations d'avenir et il comptait bien que, de sa part à lui, la célébrité — un nom connu et honoré au moins — ferait encore pencher la balance en sa faveur... et cependant !...

Juliette avait été élevée dans un milieu très riche. Elle-même ne faisait nullement fi des gros tas de billets de banque, au contraire. Sans se l'avouer peut-être, sans l'avouer à d'autres sûrement, elle se trouvait très crâne, un peu romanesque même, d'avoir fait un mariage désintéressé ; elle s'en applaudissait comme d'une bonne action ; elle s'attendait, de la part de son mari, non pas seulement à beaucoup de tendresse, mais aussi à un peu de reconnaissance. Un je ne sais quoi dans le son de la voix, une nuance autoritaire dans la façon de suggérer un nouveau plan ou d'imposer caprice, tout cela semblait dire : « J'ai bien le droit de commander, de diriger à mon gré... »

Dès que Fernand discernait ce vague empiétement sur ce qu'il considérait comme ses droits, dès qu'il en marquait son ressentiment par un peu de froideur, Juliette, surprise, se faisait si câline, si délicate et si femme que, pendant quelque temps encore la lune de miel brillait dans tout son éclat. Puis, tout était à recommencer. Ce n'était rien encore ; ce pouvait devenir très grave cependant.

L'escale à Corfou, ce délicieux réduit fait pour les amoureux, fut un véritable enchantement. On était en octobre, on eût pu se croire au cœur de l'été. Juliette voulait tout voir, aller partout. Le port l'amusait ; les ruelles, irrégulières, avec leurs échoppes, les monceaux de raisins et de grenades, les coquillages, les poissons aux écailles d'argent, tout cela l'amusait encore bien davantage. Quelques costumes se faisaient voir, donnant un aspect oriental à cette île demeurée cependant un peu anglaise, très fréquentée par les touristes britanniques.

« Je commence à me sentir un peu loin de la civilisation et des hôtels à électricité, » fit la jeune femme.

Fernand se contenta de rire. Il pensait que le temps viendrait où Juliette, enfant gâtée, habituée au luxe, regretterait l'électricité et tout ce qui l'accompagne.

Juliette était ignorante — comme une mondaine — et à mesure que le bateau approchait de Patras, longeant de belles îles aux formes pures, aux montagnes pelées et nues, d'un ton exquis, gris tendre, légèrement rosé souvent, elle admirait naïvement son mari, qui lui en disait les noms, ajoutant, ici ou là, quelques menus faits historiques ou quelques détails de mœurs. Souvent, pourtant, elle hésitait à l'interroger, de peur de lui laisser voir les lacunes de son instruction.

Le séjour à Athènes fut absolument charmant. Les jeunes mariés étaient logés à l'Hôtel de la Grande-Bretagne, l'ancienne Ecole française. De la terrasse du second étage, la vue sur l'Acropole est une merveille. L'œil embrasse d'abord la place, avec son jardin, le palais du roi à gauche, les grandes maisons, les hôtels, les cafés, puis, juste en face, le grand rocher, à peu près en forme de navire, où les ruines du Parthénon se détachent nettement sur le ciel bleu, dans l'adorable limpidité de cette atmosphère sans pareille.

La frivole Parisienne elle-même, pendant les heures passées sur la terrasse, se sentait devenir silencieuse, recueillie, humble presque et se blottissait contre son mari pour écouter ses explications simples, nettes, toujours faciles à comprendre, pour admirer avec lui ce merveilleux spectacle.

Juliette, par exemple, savait très bien se reprendre à l'occa-

sion. A l'École, elle chercha à faire la conquête de tout le monde et elle y réussit sans peine. Gracieuse, légère, câline, merveilleusement habillée, Paris semblait envahir Athènes en sa charmante petite personne. Un peu grisée, elle se hasarda à parler d'autres choses encore que de futilités. Alors, ce fut lamentable.

Dans une première visite à l'Acropole, où plusieurs des amis de son mari tinrent à la guider, elle sut écouter très gentiment les explications qu'on lui donnait. Elle admira, et de très bonne foi, d'abord parce qu'elle savait que l'admiration en pareil cas est de rigueur et ensuite parce que très réellement elle trouvait ces ruines fort belles. La jeune femme s'était très bien observée et elle s'applaudissait de son tact lorsque, étourdiement, elle dit avec un aplomb très drôle : « Oui, je vois, je comprends. Mais il y a une colonne que vous ne m'avez pas encore montrée... la colonne... comment dit-on déjà... la colonne d'Œdipe ! »

Il y eut un petit moment de stupeur. Fernand Nanteuil rougit légèrement, mais il dit tranquillement : « On voit, ma chère Juliette, que vos études ont été un peu négligées. Il

n'y a pas de colonne d'Œdipe, mais il y a une tragédie de Sophocle qui s'appelle *Œdipe à Colone*. »

Juliette essaya de rire, de prendre la chose gaiement. Elle n'y réussit qu'à demi.

La jeune femme s'imagina, à tort, que les « Athéniens » se moquaient d'elle, et elle pressa le départ. Les mariés devaient aller visiter les fouilles de Delphes, et le directeur leur donna un homme de confiance comme guide. A Delphes, ils seraient reçus par un architecte, grand prix de Rome, qui travaillait à la restauration ; ils logeraient dans la maison du directeur.

Le bateau qui devait les mener à un petit port du golfe de Corinthe, nommé Anticyre, partait à minuit. Un va-et-vient de chalands, portant des caisses et des ballots qu'on hissait sur le pont, un vacarme de voix et de jurons, des querelles, inévitables en Grèce en pareille occasion, remplissaient d'un bruit assourdissant la paix de cette nuit étoilée, douce et chaude comme une nuit d'été. Sur le pont, Juliette eut quelque peine à suivre son mari au milieu des groupes d'hommes allongés sur leurs couvertures ou leurs peaux de bique. Ils étaient déjà installés pour la nuit, ne se dérangeaient nullement et suivaient des yeux, avec une nonchalante curiosité, cette pimpante étrangère, avec sa jolie toque à plumes et sa jaquette bien serrée à la taille.

« Qu'allons-nous faire?... Où pourrions-nous nous installer?... fit-elle en contemplant ce pont envahi jusque dans ses recoins.

— Dame! nous pourrions descendre, mais je connais les bateaux grecs ; les cabines sont fort habitées même avant l'arrivée des voyageurs.

— Quelle horreur!... »

Enfin, grâce à Dimitri, homme précieux et guide incomparable, les Français grimpèrent sur la passerelle, où le capitaine leur permit de s'installer. Deux bancs, le long du bastingage, leur serviraient au besoin de couchettes.

La nuit était si belle, le ciel si profond, les étoiles si brillantes, que Juliette trouvait l'aventure charmante. Elle s'étendit sur une banquette, où son mari plia une grosse couverture. Jamais elle ne se fût imaginé qu'un banc pût être aussi dur ! De l'entrepont, la brise apportait des bouffées singulières.

« Cela sent bien mauvais, murmura-t-elle.

— En effet ; c'est une cargaison de peaux, mal séchées encore ; il y a aussi une grande quantité d'outres en peau de cochon destinées à contenir le vin. Les vendanges se font dans les montagnes, en ce moment. »

Peu à peu accoutumée au roulis et aux mauvaises odeurs, la jeune femme se releva, abandonna ses velléités de sommeil et s'assit auprès de son mari.

Depuis quelque temps, il se faisait un travail singulier dans l'esprit de Juliette. En écoutant — quand elle ne les interrompait pas — les conversations de Fernand avec ses amis, elle avait appris à le connaître sous un tout autre jour. Elle commençait seulement à comprendre combien Fernand avait dû travailler, combien son érudition était solide et variée ; elle pressentait que lorsqu'il tombait dans un de ses accès de silence et de concentration, il pensait réellement, que son esprit, très différent du sien propre, ne sautillait pas d'un sujet à un autre, comme un oiseau vole d'une branche à une autre branche. Douée d'une intelligence sans profondeur mais vive, apprenant très vite, oubliant de même, elle avait, pendant ses années de cours, fait illusion à elle-même comme aux autres. Depuis ses dix-huit ans, elle s'était jetée dans le tourbillon des plaisirs mondains, et tous savent combien peu, dans une vie pareille, il y a de loisirs pour la lecture, pour les occupations intelligentes, pour la réflexion surtout.

Juliette fut sur le point de dire à son mari : « Je vous jure que je ne suis pourtant pas une bête ! Il ne dépendrait que de vous de m'instruire, de me conduire... »

Mais cela elle ne le dit pourtant pas. Elle se contenta de souffler très bas : « Vous savez, Fernand, je vous aime de tout mon cœur... je t'aime, mon mari ! »

Et peut-être, après tout, cette façon de marquer le changement qui, lentement, s'opérait en elle, en valait-elle une autre. En tout cas, Fernand s'en contenta.

On traversa le canal de Corinthe, étroit chemin d'eau, long de six kilomètres. Vers dix heures, le vapeur entra dans un passage étroit entre deux langues de terre et entra dans une large baie, à l'aspect de lac, entourée de hautes collines pelées, au fond de laquelle un hameau de pêcheurs montrait ses petites maisons blanches à volets bleu clair. Ici attendaient les mulets, commandés à l'avance, chacun avec son *agoyate* ou guide ; pour la plupart, ceux-ci étaient vêtus à la palikare, avec des fustanelles qui avaient peut-être été blanches jadis.

Les habitants d'Anticyre se pressaient sur la petite place pour voir l'étrangère grimper sur son mulet. Les vieilles femmes restaient sur le seuil de leur porte, filant leurs quenouilles, car les quenouilles, en Grèce, ne sont pas reléguées chez les anti-quaies, tandis que les jeunes femmes la regardaient de près et se communiquaient leurs impressions. Elles étaient toutes vêtues d'une longue chemise en grosse toile, — pour les jours de fêtes, la chemise est lourde de broderies aux vives couleurs — d'une sorte de pardessus en laine blanche sans manches et d'un tablier rouge vif ; visiblement, le corset n'existait pas pour elles.

Juliette contempla son mulet avec étonnement. En guise de selle, il portait un bât, sur lequel Dimitri plia une couverture ;



d'étriers, il n'y en avait pas trace; une corde, attachée aux deux extrémités du bât, en tenait lieu. C'était primitif.

La jeune Parisienne, une fois juchée sur sa bête, trouva vite son équilibre et déclara, en riant, que cette façon de voyager lui agréait fort. La caravane se mit en route; un mulet, chargé des menus bagages et du panier de provisions, fermait la procession.

La chaleur devenait assez forte; le soleil, glorieux et implacable, faisait étinceler la mer d'un bleu intense et donnait aux flancs nus des montagnes une finesse de ton, un éclat, une beauté sauvage incomparables. A mesure qu'on montait, par le sentier pierreux, la vue devenait à chaque moment plus merveilleuse. Après la baie étroite, le golfe se découvrait avec ses îles, belles comme des bijoux et, au loin, la rive très vague du Péloponèse et la ligne bleue de ses montagnes, se confondaient là-bas avec des masses de nuages qui, lentement, couvraient l'horizon. L'air était tout imprégné d'une odeur de thym sauvage.

« Mais c'est adorable! » s'écria Juliette. Quel pays! quelle couleur... comment peut-on supporter la monotonie du vert! Quant à moi, ce que je plains nos jeunes mariés de Venise, qui s'en vont ici et là en chemin de fer, dans les pays où il y a des routes! Il n'y a qu'une façon vraiment délicieuse de voyager: à dos de mulet, par des sentiers de chèvres, avec la mer d'un côté et les montagnes de l'autre... Seulement, ce que j'ai faim!

— Nous ne pourrions débiter nos provisions que là où nous trouverons de l'eau. Notre halte se fera à Desphina, village célèbre dans toute la région parce qu'il possède non seulement une source très pure, mais encore un arbre, songez donc, un bel arbre, un platane, s'il vous plaît!

— Et nous arriverons?...

— Vers les deux heures, si nous ne flânon pas. »

Fernand fit accélérer le pas à sa bête et prit les devants. Il ne put s'empêcher de rire en voyant le regard désolé de sa femme. Une nuit blanche active l'appétit.

Le jeune homme, qui avait consulté Dimitri, regardait de temps à autre l'amoncellement des nuages à l'horizon. Il n'était pas très rassuré. Les orages, dans ce pays montagneux, sont d'une extrême violence, et, pour arriver à Delphes, ils avaient à faire une descente terrible, périlleuse même par le mauvais temps. Il n'en dit rien à Juliette, ne voulant pas gâter la joie de cette excursion, qui n'était encore qu'une promenade délicieuse, malgré l'extrême chaleur.

Après une première montée, la caravane se trouva sur un vaste plateau où quelques champs, maigrement cultivés, proclamaient le voisinage d'un village; de grands troupeaux de moutons, de chèvres surtout, à grandes cornes recourbées, brouaient une herbe rare, gardés par des pâtres drapés à l'antique, ou à peu près, appuyés sur de longs bâtons, comme s'appuyaient, à ce même endroit peut-être, les pâtres qui virent passer Œdipe.

Desphina apparut enfin, grimpant le long d'un cône, à la façon des villages d'Italie; ses maisons basses et carrées, pourvues, comme toutes les maisons des villages grecs, d'auvents bleu clair, ornées souvent de balcons, se pressaient, sans ordre, les unes contre les autres. Au milieu des ruelles, raides, tortueuses, pavées de grosses pierres inégales, un ruisseau suspect, noirâtre, un véritable égout, dégringolait.

Un des agoyates avait pris les devants et les voyageurs trouvèrent, à l'ombre du superbe platane, une table boiteuse et quelques tabourets, ainsi que de l'eau fraîche et un panier de raisins délicieux. Au fond de la place se trouvait la fontaine, une sorte de vaste stèle supportant deux gargouilles,

d'où l'eau, pure et fraîche, tombait dans une large vasque. Des jeunes filles, portant des amphores, se retournèrent pour mieux voir les étrangers. Desphina est un village peu visité par les touristes. Aussi, en un clin d'œil la place se trouva-t-elle garnie de curieux. Les femmes encombraient les balcons, tout en continuant à filer; d'autres se tenaient en groupes le long d'un talus; les hommes, comme toujours, faisaient bande à part.

« Nous allons manger, comme cela, devant tout ce monde?... » demanda Juliette, un peu interloquée.

— Pourquoi pas? » répondit philosophiquement son mari.

Juliette oublia bien vite sa petite contrariété, tellement affamée, après sa promenade de quatre heures, qu'elle ne songea qu'à dévorer à belles dents les provisions d'Athènes. Elle fit même la conquête de toutes les mamans en appelant à elle un bel enfant, extraordinairement sale, à qui elle donna une tablette de chocolat. Le petit Grec n'avait jamais encore vu de chocolat, mais l'ayant approché de sa bouche, il fut bientôt plus barbouillé que jamais.

Cependant, Fernand pressait le départ. Depuis une heure, le ciel lentement se couvrait, la chaleur devenait lourde.

« C'est que je m'amuse tant! » plaida la petite Parisienne.

— Oui, ma chérie, je le sais. Mais il ne s'agit pas seulement de s'amuser; il nous faut arriver à Delphes avant l'orage.

— Nous allons avoir un orage? Mais ce sera parfait! Cela nous tiendra lieu d'aventure!

— Tâchons de l'admirer des fenêtres de la maison, à Delphes. Un orage dans les montagnes est chose superbe, à la condition d'être à l'abri. »

Juliette, devenue subitement sérieuse, sauta sur son mulet.

Au bout d'une heure, le tonnerre gronda; des rayons de soleil se glissaient encore entre les masses de nuages noirs à reflets fauves, mais ces rayons éclairaient un paysage sinistre, des éboulements de rochers, un plateau absolument desséché et aride, les montagnes devenues noirâtres et la mer, au loin, couleur de plomb. La chaleur était de temps à autre comme secouée de frissons glacés, et alors, un vent lourd soulevait un tourbillon de poussière. La gaieté de Juliette avait disparu; on ne parlait plus, dans la petite caravane; les agoyates seuls criaient pour stimuler les mulets.

Encore une demi-heure et, subitement, un éclair éblouissant déchira les nuages sombres; presque aussitôt un coup de tonnerre, effrayant comme une décharge d'artillerie, se fit entendre. Le coup fut repris et rejeté de cime en cime; cela produisait un ébranlement de l'air, un bruit sinistre, terrible, qui peu à peu mourut en grondant sourdement. On eût dit que la nuit était venue, tant il faisait sombre, puis la pluie tomba à grosses gouttes pressées; bientôt ce fut une véritable trombe.

Fernand sauta à bas de son mulet et courut à sa femme, qui chercha à rire, mais n'y réussit pas trop bien.

« Je suis désolé, ma Juliette, c'est ce que nous craignons, Dimitri et moi. La descente dans cette demi-obscurité, avec le sentier changé en torrent, serait vraiment dangereuse... »

— Que faire?

— D'abord vous couvrir... ce joli petit costume blanc est bien mince... Voici votre manteau, puis cette couverture de voyage... laissez-moi faire. De cette façon, vous n'attraperez pas froid. Maintenant, il nous faut rebrousser chemin et tâcher de trouver un abri à Desphina.

— Mais ce n'est pas possible! Voilà plus d'une heure que nous l'avons quitté.

— Nous n'avons malheureusement pas le choix. C'est encore le village le plus proche. Dans cette région, nous ne trou-



verions pas le plus chétif khani. Du courage, ma chère femme !

— J'en aurai, n'ayez pas peur... Mais vous... couvrez-vous bien aussi. Vous vous oubliez pour ne penser qu'à moi. »

C'était peut-être la première fois que Juliette avait conscience de ce fait. Jusqu'alors les soins de son mari lui semblaient tout naturels, lui étaient même dûs.

La seconde arrivée à Desphina ressembla fort peu à la première. L'orage durait encore ; il s'éloignait cependant, mais la pluie faisait toujours rage ; les sentiers pierreux s'étaient changés en torrents de montagne. Pour grimper jusqu'au village, haut perché, les mulets eux-mêmes trébuchaient, avançaient lentement. Juliette n'avait plus forme humaine, toute enveloppée de couvertures ; les plumes, les pauvres plumes, pendaient lamentablement ; le coquet chapeau n'était qu'une loque. Elle ne songea pas cette fois à sauter lestement de son mulet ; il fallut la porter comme un paquet trempé dans la maison la plus importante de l'endroit. Dimitri se montra à la hauteur de la situation : rien ne le démontait. En un clin d'œil, la maîtresse du logis avait fait un grand feu de sarments et s'occupa de la jeune étrangère, enleva les couvertures, le manteau et constata que la jolie robe n'était même pas mouillée. Quant au chapeau... mais c'était là un détail.

Aussi subitement qu'il avait éclaté, l'orage disparut. Les nuages se séparèrent, s'éloignèrent rapidement ; une petite lune, un mince croissant d'un blanc argenté brilla dans un ciel pur.

La chambre que les braves Grecs, hospitaliers comme leurs ancêtres, abandonnèrent à leurs hôtes de passage, possédait un balcon, et Fernand y attira sa jeune femme, réconfortée et remise de sa peur.

« Voyez quel merveilleux pays, Juliette, comme l'air est redevenu pur, comme le ciel est profond ; comme le Parnasse, là-bas, se détache superbement dans cette demi-obscurité, si lumineuse pourtant ! Ah ! il fait bon vivre. »

La jeune femme, câline, lui souffla très doucement : « Sur-tout quand on s'aime... »

Dimitri organisa un petit souper avec les conserves, — les autres provisions avaient été trop accommodées à l'eau pendant l'orage — et un rôti de chevreau trouvé chez les amphitryons. La chèvre est la grande ressource du pays, bien plus encore que le mouton, qui représente le luxe.

Restait la question capitale du coucher. Deux matelas roulés dans un coin, des couvertures suspectes, avaient été généreusement abandonnés aux jeunes Français. Juliette les regarda avec terreur. Son mari lui dit : « Je vous arrangerai un lit avec trois chaises de paille et nos couvertures. Je ne vous promets pas un sommeil ininterrompu, mais après votre nuit blanche sur le bateau, vous dormirez un peu, je l'espère. »

Fernand, assis sur une chaise, la tête appuyée sur la table,

avait fini par s'assoupir, quand il fut réveillé en sursaut. Sa femme, debout, les yeux grands ouverts, pâle de dégoût, le secouait : « Fernand ! Fernand !... qu'est-ce que cela ? »

« Cela », vu à la lueur d'une chandelle fumeuse, était une ligne noirâtre et mouvante sur le mur, puis sur le plancher, un bataillon ennemi qui s'appêtait à attaquer le lit improvisé sur les chaises de paille.

« Cela, ma chérie ? C'est... c'est de la couleur locale ; ce sont des punaises, sauf votre respect ! »

Mais, que toutes ces misères d'une nuit abominable furent bien oubliées lorsque, le lendemain, par un temps merveilleux, rafraîchi par l'orage, les voyageurs reprirent la route de Delphes ! Déjà, la terre assoiffée avait bu avidement la pluie, tombée pourtant avec une violence extraordinaire ; les maigres arbustes du chemin, les quelques oliviers grisâtres, les vignes sur le versant des collines, tout revivait, se réjouissait, semblait sourire au gai soleil qui triomphait dans le ciel sans un nuage. Les montagnes se détachaient avec une netteté presque crue sur le bleu intense ; les ombres portées sur leurs flancs étaient bleutées, d'une transparence exquise.

Ils cheminaient depuis une heure et demie environ lorsque Fernand s'écria joyeusement : « Maintenant, Juliette, regardez ! »

Jusqu'au dernier moment, un repli de terrain avait caché le sommet où maintenant ils se trouvaient. Juliette ne put retenir un cri d'admiration, où entraient cependant un peu d'effroi. A ses pieds, le précipice s'ouvrait brusquement. Elle regardait avidement la pente vertigineuse, puis un vallon profond, sombre, aux parois hérissées de roches rougeâtres ou d'un gris noir, et de l'autre côté du précipice, un amoncellement prodigieux de pics, de montagnes nues, arides, superbes de forme et de couleur, le tout dominé par le Parnasse, d'une beauté rude, puissante, effrayante. Tel est l'emplacement de Delphes, sanctuaire des Dieux, endroit redouté des mortels, qui n'écoutaient les oracles du temple qu'en tremblant.

Tout au fond du vallon, du précipice pour mieux dire, on voyait le vert gris d'une forêt d'oliviers, puis, au-dessus, sur le flanc de la montagne opposée, quelques lignes marquées sur la surface, comme des raies sur une ardoise : c'étaient les tranchées des excavations.

On ne pouvait imaginer un spectacle plus émouvant, plus sauvage, plus grandiose. Juliette, bavarde de sa nature, ne trouva pas un mot, absorbée, anéantie presque, très heureuse dans son abaissement volontaire.

« N'est-ce pas, Juliette, on se rend un peu compte, devant un spectacle pareil, du génie des grands tragiques grecs. Ils ne pouvaient, au milieu de ces montagnes, sous un ciel très beau mais aussi sous un soleil implacable, enfanter que des chefs-d'œuvre d'une beauté terrible, des drames qui, encore aujourd'hui, nous émeuvent, nous prennent le cœur et le serrent comme dans un étau. Non loin d'ici, là-bas, dans cette montagne, se trouve le chemin, étranglé entre deux murs de roches, endroit solitaire, sinistre, fait pour les crimes, où Œdipe rencontra son père et le tua... »

Et cependant Juliette restait silencieuse, se sentant très ignorante, très petite fille, très émue pourtant. Elle ne répondit que par un regard où Fernand lut beaucoup de choses. Il lui sourit, à son tour, très tendrement.

Un agoyate prit le mulet de Juliette par la bride pour la descente, tout à fait vertigineuse. La jeune femme se cramponna à son bât. Puis, elle s'habitua à l'espèce de gymnastique que nécessitait la position de la bête, dont la croupe était toujours considérablement plus élevée que la tête. A chaque nouveau tournant du lacer, la vue changeait et chaque fois elle semblait plus merveilleuse. Bientôt, la montagne qu'on descendait ainsi presque à pic se dressait derrière les voyageurs dans toute sa belle sauvagerie ; les détails du fond se dessinaient peu à peu, les énormes blocs de rocher, d'un beau rouge, le bois d'oliviers, verdissant l'autre montée comme une mousse pâle, puis les montagnes, formant amphithéâtre, qui semblaient se resserrer comme pour tenir et garder une proie perdue dans les profondeurs du ravin, tout cela était effroyablement beau et s'harmonisait avec le silence absolu.

Mais Juliette n'était pas faite pour rester longtemps sous une impression de terreur. Lorsque, après la traversée du superbe bois d'oliviers, le jeune architecte de Delphes et un des membres de l'Ecole travaillant aux fouilles vinrent à la rencontre des touristes, dont ils avaient de loin guetté la descente, Juliette retrouva sa gaieté. Un peu ennuyée de se présenter dans un piteux accoutrement, elle sut raconter avec verve leur mésaventure de la veille et la fin tragique de ses belles plumes blanches.

Avant de commencer les fouilles, il avait fallu détruire un village grec et le reconstruire plus loin. La chose n'avait pas été sans difficulté ; les villageois tenaient à leurs infestés taudis. Mais, dans les deux ou trois maisons



conservées pour les membres de l'Ecole et leur directeur, il avait fallu faire une guerre bien autrement acharnée à des habitants plus récalcitrants encore que les Grecs.

Nos jeunes mariés passèrent quelques jours absolument délicieux à Delphes. Bientôt ils formèrent avec les « membres » comme une grande famille très unie, où chacun était à l'aise, où l'on causait de tout, où l'érudition n'avait rien de rébarbatif ou de pédant. A vrai dire, ces hommes sérieux avaient des gaietés d'écoliers en vacances, Nanteuil tout le premier. Sa femme ne le connaissait pas sous cet aspect, qui lui sembla tout charmant.

Instruite par sa « gaffe » d'Athènes, elle se tenait sur la réserve, en suivant ses guides à travers les sentiers rocailleux, en grimpant jusqu'au stade, nouvellement découvert. Elle finit par s'intéresser réellement à ces bouts de pierre et de marbre qui avaient fait partie de temples, de chapelles votives, de palais. Mais les statues découvertes au courant des fouilles et entassées dans un bien modeste musée, un hangar plutôt, l'amusaient plus que les pierres presque à fleur de terre. Le « Hiéron de Syracuse », cette curieuse statue de bronze, encore quelque peu archaïque, si belle et si bien conservée, l'enthousiasma.

On organisa, en honneur de la Parisienne, une excursion dans la montagne, qui devait se terminer par un repas dans un joli coin, vert et ombragé, et où l'on mangerait un agneau à la palikare, le grand régal des Grecs. Cela valait encore mieux que l'archéologie, au gré de Juliette.

De nouveau, une cavalcade de mulets escalada les pentes raides de la montagne ; mais, cette fois, on n'avait aucun orage à craindre. Le ciel était d'une pureté absolue ; les montagnes elles-mêmes semblaient moins sauvages, plus belles que d'ordinaire. Sur les flancs les moins escarpés, la vendange se faisait. Grimant, comme des chèvres, au milieu des pierres roulantes, hommes, femmes, enfants, faisaient la cueillette ; les vignes, petites, rabougries, portaient des grappes immenses d'un raisin rosé, très sucré, d'un goût délicieux.

Le but de la promenade était un village nommé Arakhova, au pied du Parnasse et à cheval sur un cône, d'où la vue s'étend au loin, des deux côtés de la montagne. Arrivés tout en haut, auprès de l'église avec son cimetière, Juliette et ses compagnons descendirent de mulet. Le meilleur point de vue est du cimetière même. Fernand fit suivre des yeux, à sa femme, le chemin qu'ils avaient pris pour descendre à Delphes ; il ne semblait pas, à cette distance, qu'une chèvre même pût dégringoler par une pente aussi raide. Juliette en ressentit un petit trisson de peur rétrospective. Au delà de la montagne, on voyait la mer d'un bleu de saphir, puis très loin, la ligne violette des montagnes du Péloponèse. La vallée de Delphes se trouvait presque cachée par un moutonnement de hautes collines. Du côté opposé, l'aspect était tout autre : une vallée presque riante, assez verte, pas très profonde, entourée de montagnes aux formes

arrondies et dominées par le Parnasse, superbe et solitaire. Juliette ne voulait pas admirer ce charmant paysage. Rien ne la contentait maintenant que la nature âpre, sauvage, magnifique, de sa chère vallée de Delphes.

Le coin choisi pour le déjeuner sur l'herbe s'appelait « Les Moulins ». Ici, il n'y avait même pas de village. Cinq ou six moulins, échelonnés sur la côte, l'un au-dessous de l'autre, étaient alimentés par une source très abondante, recueillie et conduite par un procédé assez élémentaire. Une large rigole, soutenue par un soubassement en maçonnerie, contenait l'eau qui se précipitait alors, avec un bouillonnement joyeux, à travers un large tuyau formé tout bonnement par des tonnelets superposés. Du premier moulin, la source dégringolait au second à travers d'autres conduites également primitives, et ainsi de suite jusqu'au dernier, tout au fond de la vallée. Cette eau précieuse donnait la fraîcheur et la fertilité à ce coin perdu : oasis délicieuse au milieu du désert pierreux.

Tout à côté du premier moulin, une sorte de terrasse naturelle, plantée d'oliviers immenses et recouverte de gazon, était déjà transformée en salle à manger lorsque les touristes arrivèrent. Dimitri avait songé à tout. La nappe posée sur le gazon, les couverts mis, le vin au frais, tout était prêt.

Un peu en contre-bas, un groupe bizarre se pressait autour d'un feu de bois à peu près éteint. L'agneau, gras et tendre, traversé de la tête à la queue par un pieu long de trois mètres au moins, était guetté, retourné lentement au-dessus du foyer par deux Grecs qui semblaient fiers de leur sacerdoce.

Jamais repas sur l'herbe ne fut plus gai ni meilleur, assaisonné qu'il était d'un appétit de touristes. Juliette se sentait absolument heureuse, fort contente des autres et d'elle-même par la même occasion.

Un peu plus tard, fatigués et ravis, Fernand et sa jeune femme s'installèrent à leur balcon pour jouir de la nuit qui, très doucement, approchait, éteignant ici et là une lueur sur la montagne, épaississant l'ombre dans la vallée, apportant au monde une grande paix un silence absolu, le calme des choses qui finissent, un peu de mélancolie aussi peut-être, mais une mélancolie sans amertume et sans révolte.

Depuis quelque temps déjà ils ne se parlaient plus, regardant au loin, se contentant de se sourire, quand Juliette dit, presque timidement, elle qui n'était pourtant pas timide :

« Avant de quitter Delphes, je voudrais vous dire quelque chose, Fernand ; il me semble que je dois à nos belles montagnes de vous avouer ce qu'elles m'ont inspiré.

— Et qu'ont-elles inspiré à ma petite Parisienne ?

— C'est que je ne sais plus comment le dire, à présent. Je vous aimais, Fernand, lorsque je vous ai épousé, mais je commence à croire que... que je vous aimais... tout de travers...

— Comment cela ?



— Je crois que je n'oubliais pas assez mes gros sacs d'argent... Il ne faut pas m'en vouloir... dans notre monde, la fortune prime tout.

— Non, puisque vous n'avez pas craint d'épouser un pauvre diable comme moi.

— Je croyais pourtant vous faire grand honneur en vous choisissant... Écoute, mon bien-aimé, si je te le dis comme cela, brutalement, c'est que... je commence à comprendre ce que tu vaux, combien tu m'es supérieur ; cela ne m'humilie pas, au contraire ; je suis très heureuse, et pourtant, vois, je pleure...

ne m'en veuille pas. Je ne suis qu'une tête de linotte, je le sais, mais je ne suis pas bête, tu verras, et... et le cœur est bon...

Pour toute réponse, Fernand prit sa femme dans ses bras et l'embrassa tendrement, longuement, très ému par cette naïve confession. Puis, cherchant à rire, il dit : « Quelle bonne chose, pourtant, que l'archéologie. Sans elle j'aurais pu ignorer longtemps quel petit trésor m'est échu en partage ! »

JEANNE MAIRET.

(Illustrations de L. Kowalsky).

Sonnet Watteau

par Gaston Lemaire

Des quinconces, où va parader maint Clitandre; Une ombre oblique et lente à la pointe des ifs; Des

PIANO

Corydons au bord d'un bassin; des massifs; Rosalinde et Myrtil en tête-à-tête tendre.

Chloris, aimablement, sur la carte du Tendre S'accoude; Aminte lit; en propos agressifs

rall.

Léandre à Cydalise aux pieds des dieux pensifs Boude, la querellant: elle l'a fait attendre! Le jour tombe, le

vent est doux, Myrtil discret. C'est l'heure où va rimer Sylvandre au bois secret, L'heure des rendez-vous et des fêtes

galantes. Au fond des yeux le soir allume des éclairs, Et voici s'en aller, avec des grâces lentes, Les Corydons tournant autour des bassins clairs.

GULON Grav.



Souvenirs de Crimée

(EUPATORIA, 1855-1856)*

RIEN n'est indifférent lorsqu'il s'agit de faire rire le soldat et de lui mettre un peu de gaieté dans l'âme. C'est dans cet ordre d'idées que j'avais fait transformer en salle de spectacle un des vastes magasins qui se trouvaient à Eupatoria. Les débuts furent modestes : nos sorties incessantes, nos occupations nombreuses arrêtaient l'essor des artistes et des décorateurs. Mais quand la mauvaise saison vint nous donner des loisirs, que les troupes furent cantonnées dans la ville, ils se mirent à l'œuvre. Le 1^{er} janvier, on se pressait devant une affiche plus grande et plus ornée que d'habitude :

THÉÂTRE D'EUPATORIA

MM. les ARTISTES SOCIÉTAIRES, sous la direction de M. VICTOR, donneront

Judi 1^{er} Janvier :

Les petites Misères de la Vie humaine, vaudeville en un acte, joué par MM. Gannard, Ferdinand Gout, Dormoy, Vailly, Lenormand.

Les deux Sans-Culottes, vaudeville en un acte, joué par MM. Gannard, Ferdinand Gout, Baudu, Lecomte.

Cerisette en prison, vaudeville en un acte. — M. Vailly jouera *Cerisette* ; M. Ferdinand, *Pélopidas* ; M. Baudu, *Dorothée*. *Intermèdes et Chansonnettes comiques* : Oïne et Baudu.

Le bureau de location est ouvert de midi à 4 heures. On entrera à 6 heures 3/4 ; on commencera à 7 heures 1/2.

Il y avait des places réservées pour les officiers, qui payaient une légère rétribution ; mais la plus grande partie de la salle était pour les sous-officiers et les soldats qui, à tour de rôle, dans les régiments, recevaient des cartes d'entrée.

Notre théâtre arrivait à contenir 1,800 spectateurs. Les décors de la scène et de la salle étaient coquettement badigeonnés ; l'œil s'arrêtait avec complaisance sur un lustre à seize branches qui était, comme tout le reste, l'ouvrage des sociétaires.

Vingt-six musiciens choisis dans les régiments composaient l'orchestre, bien dirigé par M. Loth, chef de musique du 57^e régiment d'infanterie.

Je retrouve encore, après tant d'années écoulées, la composition de la troupe théâtrale d'Eupatoria :

MM. Victor Roux, sergent infirmier major, directeur : premiers rôles.

Gannard, clairon, 17^e chasseurs : 1^{er} comique marquis.

Oïne, fusilier, 61^e de ligne : 1^{er} comique.

Baudu, fusilier, 57^e de ligne : 1^{er} comique grimes.

Ferdinand Gout, caporal, 85^e de ligne : 1^{er} amoureux jeune premier.

Lavergne, caporal, 4^e régiment d'infanterie de marine : 2^e amoureux.

Dormoy, fusilier, 4^e de marine : seconds rôles.

Hubert, fusilier, 4^e de marine : père noble.

Comte, sergent, 85^e de ligne (l'un des braves de Malakoff).

Vavasseur, caporal, 4^e de marine : 3^e rôles, utilités.

Vailly, sergent, 57^e de ligne : jeune premier, ingénuité.

Poulain, fusilier, 57^e de ligne : 1^{re} amoureux.

Lenormand, caporal, 4^e de marine : 2^e rôle, amoureux.

Lecomte, fusilier, 4^e de marine : soubrettes.

Grout, fusilier : peintre-décorateur.

Tous avaient assisté à maints combats et batailles ; quelques-uns comptaient parmi les héros de Malakoff.

Puissent cette nomenclature tomber sous les yeux de quelques-uns de ces braves gens, faire battre leur cœur en leur rappelant des jours de gloire et d'honneur, et en même temps les services que, dans leurs loisirs, ils rendaient à leurs camarades en les égayant au milieu de leurs rudes travaux et de leurs souffrances.

Plusieurs remplissaient leurs rôles avec un réel talent. Les jeunes premières ingénues, soubrettes et autres, complétaient ce qui leur manquait dans leurs formes et parvenaient à se donner une certaine désinvolture onduleuse qui faisait rire. Le teint bruni de leur visage et de leurs mains, brûlés par toutes les intempéries des saisons, aux bivouacs et aux tranchées, faisait contraste avec la couleur de leurs bras et de leurs épaules quand ils voulaient se mettre en toilette décolletée. Mais ils se teintaient de farine. Puis mon interprète, Saïd-Aly, marié à une Circassienne réformée du sérail du Sultan, restée à Constantinople et au courant de tous les secrets des femmes orientales, se faisait envoyer par elle ce qui était nécessaire pour donner à leur peau une couleur et un éclat empruntés.

Le répertoire se composait de : *L'Image ou Morte et Vivante*, drame vaudeville ; *Les deux Divorces*, *Le Caporal et la Payse*, *Le Roman chez la Portière*, *Bruno le fleur*, *La Chambre à deux lits*, *Une Femme qui se grise*, *Ma Femme et mon parapluie*, *Une Idée de*

(*) Voir le *Figaro illustré*, fascicule de juillet 1897.



tailleur, *Le Massacre d'un Innocent*, *Le Lait d'Anesse*, *Une Dent sous Louis XV*, etc.

Le jeu des acteurs toujours un peu forcé, tour à tour comique, désopilant, parfois sentimental, faisait passer de bons moments, éclater de bons rires. Chacun rentrait à son bivouac ayant oublié ses misères; l'esprit réveillé, la gaieté dans le cœur, l'on ne s'endormait qu'après avoir raconté aux camarades ce qu'on venait de voir et les bonnes farces qu'on venait d'entendre.

Les officiers de l'état-major turc, le Muchir lui-même, ne dédaignaient pas d'assister à ces représentations, et compromettaient souvent leur dignité placide de musulmans par les fous rires auxquels ils se laissaient aller. On eut même, quelque peine à faire comprendre au Defterdar — chef administratif dont les fonctions représentaient celles de l'Intendant général en France — que le sergent Vailly, qui remplissait les rôles de jeunes premières ingénues, n'était pas une blonde jeune fille, mais un gaillard à poigne vigoureuse, avec qui il ne serait pas prudent d'avoir affaire.

Un soir, la représentation fut interrompue par le bruit d'une explosion formidable qui, par un entraînement instinctif, amena sur le rivage tous les spectateurs et la population entière : un navire, *La Thémis*, brick anglais, était arrivé le jour même à Eupatoria, entièrement rempli de munitions de guerre. Par précaution, on l'avait fait placer dans la baie, à une bonne distance des autres navires. Vers la fin de la journée, au moment où la nuit approchait mais n'était pas encore tombée, je fumais, après dîner, sur le balcon en regardant la mer, lorsque j'aperçus ce navire

éclairé par une lueur étrange : cette lueur qu'on voyait à une des extrémités, du côté opposé au vent, prenait des formes bizarres et allait grandissant. Les lunettes furent braquées : nul doute, c'était le feu à bord de *La Thémis*. Nous vîmes d'abord de l'agitation sur le pont, puis, peu de temps après, l'équipage descendre dans un canot et s'éloigner.

Que faire ? Nous avions bien un petit remorqueur à vapeur qu'on aurait pu envoyer avec des secours ; mais *La Thémis* venait d'être abandonnée par son équipage. Les chances de se rendre maître du feu paraissaient nulles, et par surcroît, nous courions la chance presque certaine de perdre, par l'explosion de *La Thémis*, non seulement les hommes envoyés à son secours, mais encore le remorqueur, que nous avions eu beaucoup de peine à obtenir et qui nous était indispensable pour le service de la rade. Le général d'Allonville, que je fus prévenir en toute hâte, pensa également qu'il n'y avait rien à faire pour empêcher la consommation du malheur qui venait d'arriver. Nous restâmes donc à regarder et attendîmes l'événement.

Le feu, repoussé par le vent, ne s'étendait que lentement sur le pont. Ce fut seulement à neuf heures qu'il atteignit le grand mât. Celui-ci tomba bientôt, et presque aussitôt l'on vit une lueur immense monter à une grande hauteur dans le ciel, entraînant une portion du pont, qui retombait en lambeaux embrasés. Pendant que cette montagne de feu et de fumée s'élevait dans les airs, elle était sillonnée de lueurs vives, de bombes, d'obus éclatant avec fracas, et de fusées à la congrève fuyant dans toutes les directions et marquant leur passage par une trace de feu longue, épaisse et d'un rouge sinistre. En même temps, le retentissement de l'explosion faisait voler les vitres en

éclats, ébranlait nos murs et faisait sortir des maisons la population affolée.

Le silence se fit après cette première explosion ; mais elle fut suivie de deux ou trois autres, qui se succédèrent de plus en plus faibles lorsque le feu arrivait aux divers compartiments dont se composait le navire.

Le lendemain, il ne restait de *La Thémis* que sa coque noircie, entièrement vide, surnageant amarrée encore sur ses ancrs.

On put, pendant quelques jours, craindre une attaque des

Russes, car de tout le rivage ils avaient été spectateurs comme nous de cet événement et pouvaient nous croire dégarnis de munitions, ce qui était vrai en partie.

D'autres munitions nous furent envoyées en toute hâte de Kamiech ; mais un nouvel incident survint bientôt : quand il fut question, au rapport, de la désignation d'un local pour y placer ces munitions, les avis furent partagés ; j'opinaï pour qu'on les mit à la Synagogue, bâtiment assez isolé dans un quartier excentrique, composé de quatre murs solides et recouvert d'une toiture légère, conditions excellentes pour que les ravages d'une explosion accidentelle qu'il faut toujours prévoir, fussent être moins redoutables que partout ailleurs. D'autres, et particulièrement le chef d'état-major, étaient d'avis qu'on les placât dans de vastes caves sous voûtes, au-dessus desquelles était un bâtiment à trois étages, placé au milieu du quartier le plus peuplé de la ville et servant de caserne aux compagnies d'infanterie de marine : ce dernier avis l'emporta.

Cet énorme amas de munitions se trouvait à peine depuis quelques semaines entassé dans ces caves, qu'un soir, vers neuf heures, on vint me prévenir que le feu était à la caserne. J'y courus aussitôt, très anxieux des conséquences que ce sinistre pourrait avoir. Je vis effectivement en flammes un pavillon qui se trouvait au milieu d'une cour sur laquelle donnaient les soupiraux des caves où étaient les munitions. Sans s'occuper du pavillon, qu'on laissa brûler, on employa tous les hommes qu'on put réunir, les uns à former un cordon entre ce pavillon et la caserne, pour éteindre toutes les étincelles et brandons qui s'en approchaient, pendant que les autres s'occupaient à boucher les soupiraux avec des sacs remplis de terre, que l'on calfeutrait de tous les objets que l'on avait sous la main et que l'on mouillait en apportant de l'eau avec des bidons ; car nous n'avions pas de pompes à notre disposition, et, y en eût-il dans la ville, le cas était trop urgent pour les attendre.

L'on passa la nuit à cette occupation, et personne n'eut un seul instant la pensée de se reposer avant que le pavillon ne fût entièrement réduit en cendres et que la dernière étincelle ne fût éteinte.

Dès la fin d'octobre, la mauvaise saison commença à se faire sentir ; les bivouacs étaient devenus de vrais marécages. Le général d'Allonville cantonna en ville les régiments qui jusque-là avaient bivouaqué ; les hommes dans les cours, sous des hangars qui avaient été construits à cet effet, et dans certains établissements rendus disponibles. Quoique bien sommaires, ces installations furent un grand soulagement pour les troupes. Chose singulière : il y avait alors un grand nombre de chats à Eupatoria ; en quelques jours, tous avaient disparu, passés sans



ALFRED PARIS



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1897 by Jean Bousquet, Mancini, Joly & Co.

LE 4^e HUSSARDS A KANGHIL (29 SEPTEMBRE 1855.)

(Souvenirs de Crimée, page 131.)



doute en gibelotte. On ne peut se figurer toutes les inventions des uns et des autres pour faire la chasse à ce gibier : nos cavaliers auraient rendu jaloux des braconniers. Un jour, parcourant les installations des hommes, je vis au plafond d'une pièce un assez large trou que recouvrait une couverture étendue. « Qu'est-ce cela ? » demandai-je. Le capitaine finit par me dire : « C'est une invention pour les chats : on allume dessous un brasero dont la chaleur, en montant, réchauffe la couverture mal assujettie ; les chats, revenant de courir le guilledou par les nuits froides, veulent s'y installer pour s'y réchauffer et tombent dans la pièce, où les malins que vous voyez là les reçoivent ».

La brigade de cavalerie anglaise n'ayant plus l'espérance d'une rencontre sérieuse avec les Russes, reçut l'ordre de retourner sur le plateau de Chersonèse. Le général d'Allonville, se faisant l'interprète de la division de cavalerie qu'il commandait, voulant, avant leur départ, donner à nos alliés les Anglais

un témoignage de confraternité et de sympathie, les invita à un punch où il avait rassemblé des officiers délégués de tous les corps de cavalerie français et ottomans. Cette réunion eut lieu dans une maison qu'avait occupée le Defterdar, rue de France, en face de la fontaine, et fut de part et d'autre empreinte de cordialité.

En l'absence de noms aux rues et sur les places, je les avais dénommées, les unes du nom du général ou du colonel qui l'habitait, les autres principales, de noms français. Des plaques y avaient été apposées en conséquence : il y avait la place d'Allonville, la rue Duhesme, la rue de France, la rue Saint-Louis, etc., etc.

Chose remarquable : j'ai su que, plus de deux ans après notre départ de cette ville, ces plaques existaient encore.

La popotte de la place avait une réputation méritée. J'avais avec moi les capitaines Rose, du 6^e dragons, et Brissand de Maillet, du 4^e hussards ; le lieutenant Mendy, du 57^e de ligne ;



le sous-lieutenant Valpajola, du 10^e ; le docteur Vagney, médecin aide-major du 4^e hussards, et l'interprète Saïd-Ali. Les dépenses se payaient au prorata des appointements du grade.

Au plus fort des épidémies qui nous ravageaient : choléra, typhus, scorbut, les médecins et les aumôniers avaient été presque tous emportés en faisant leur service dans les hôpitaux et ambulances. Le docteur Vagney vint un jour à moi : « J'ai, me dit-il, une faveur à vous demander : j'apprends à l'instant que le docteur ***, qui faisait le service à l'ambulance, vient d'être frappé à son tour ; je voudrais que le général d'Allonville me désignât pour le remplacer. — Mais, lui dis-je, vos fonctions à la place sont importantes et je tiens à vous garder. — Je cumulerai, me répondit-il, mais je vous prie d'insister auprès du général pour qu'il accède à ma demande ; la situation est critique, il reste bien peu de mes camarades, je tiens à l'honneur de partager les dangers qu'ils ont courus. — Eh bien, mon cher docteur, lui dis-je, vous viendrez me reparler de ça demain, avant le moment où je me rends au rapport du général. » Il vint, en effet, me renouveler son désir et me rappeler ce qu'il m'avait dit la veille. Le général le désigna, mais le surlendemain je lui présentai en sa faveur une proposition pour la croix de la Légion d'honneur, et j'eus le bonheur de l'obtenir.

Je venais d'être désigné comme commandant de place et j'étais absent quand on vint prévenir le capitaine Brissaud que l'on apportait quelque chose pour moi. Il fut voir : c'était une caisse d'absinthe ; il en fut surpris, questionna et vit bientôt ce dont il s'agissait. Quelques instants après, c'était une caisse de vermouth ; puis une chose encore, et une autre. L'impatience le prit : après avoir congédié le premier avec son absinthe, il traita les autres de telle façon que ça coupa court à de nouvelles tentatives. Quand je revins, il me raconta ce qui s'était passé, et nous rîmes tous de bon cœur de cette façon orientale de procéder vis-à-vis des gens entrant en fonctions publiques.

Mais, très peu de jours après, j'eus une visite dont je fus fort surpris : celle d'une Madame Perrayon, qui tenait un petit restaurant-hôtel au village de Beauregard, à la porte de chez moi, en France. Elle avait pris la cambuse d'un grand navire qui arrivait en rade d'Eupatoria et venait s'informer de mes nouvelles pour en apporter en France. Voyant notre dénûment, elle mit à ma disposition tout ce que je voudrais de ses ustensiles. J'en usai, et ce fut mon don joyeux à la popotte. Désormais nous allions manger dans de vraies assiettes de porcelaine, boire dans de vrais verres, mettre notre eau dans des carafes, transvaser notre sel, notre poivre, notre sucre de leurs cornets de papier dans des récipients attitrés, voire même transplanter nos chandelles, nos bougies du goulot de la bouteille qui les maintenait, dans de vrais chandeliers.

La mère Pungis, cantinière du 7^e régiment de dragons, était une femme de mérite, et l'on allait se régaler chez elle. Originnaire du midi de la France, elle devait en grande partie la faveur dont jouissait sa cantine à son talent pour confectionner la bouillabaisse et la morue à la brandade. Notre cuisinier avait eu l'art d'obtenir son secret ; le contre-maître de la marine, de son côté, lui avait appris à faire d'excellents salmis avec des goélands et autres oiseaux puants. La marine elle-même nous fournissait du pain blanc. Ma mère m'avait envoyé une grande caisse remplie d'énormes pots de confiture de ménage et de raisinet qu'elle savait confectionner merveilleusement. Tout cela suffisait et au delà pour justifier la réputation de la popotte.

Mais une circonstance particulière vint encore grandir sa renommée : le comte Charles de Pontgibaud venait de se marier avec Mademoiselle de Miramon quand commença la guerre de Crimée. Il était capitaine dans un régiment de la division de Faily et fut pris de scorbut d'une manière assez grave pour devoir être évacué sur Constantinople, et au moment de s'embarquer, il vint me demander à déjeuner. Il me raconta qu'il était en peine d'une caisse de comestibles que sa femme

lui avait envoyée depuis longtemps et qui ne lui était pas parvenue. Il ajoutait : « Si par hasard vous la découvriez, j'en serais enchanté ; je vous la donne ; elle ne peut plus m'être utile, puisque je pars sans doute pour ne pas revenir ».

Un contre-maitre de la marine de Kamiesch, muni des indications nécessaires, fut chargé de retrouver cette caisse. Fort expert et fort tenace dans ces sortes de recherches, il la trouva échouée au parc de l'artillerie, déjà ouverte, mais veuve seulement d'une bouteille. Elle me fut envoyée : elle avait été confectionnée avec tous les soins que la tendresse de Madame de Pontgibaud lui avait inspirés. J'ai toujours regretté que son mari ne m'en eût pas parlé plus tôt ; il eût été réconforté par ce qu'elle contenait, et le mal dont il souffrait eût peut-être été conjuré.

Le 15 novembre, l'après-midi, étant occupés dans la salle qui nous servait de bureau, nous entendîmes sur les vitres un frémissement très marqué dont nous ne pouvions soupçonner la cause et qui nous surprit fort. Une affaire de service m'ayant fait aller, quelques instants après, chez Lord Paget, il me dit : « Savez-vous la nouvelle ? Le télégraphe m'apprend à l'instant que le dépôt de poudre et de munitions du parc du Moulin vient de sauter ». C'était l'explication du bruit que nous avions entendu sur nos vitres, malgré la distance de douze lieues marines qui nous séparaient du point où l'explosion avait eu lieu.

Nous eûmes bientôt des détails. Le Parc du Moulin, situé en amont du ravin de Karabelnaya, devant Sébastopol, avait sauté sans cause connue. Il contenait 50,000 kilogrammes de poudre, 600,000 cartouches, 4,000 bombes ou obus chargés, une énorme quantité d'étoupilles fulminantes, de grenades, de fusées de guerre : c'était de beaucoup la plus terrible et la plus destructive des explosions qui avaient marqué dans les péripéties du siège. Toute la Chersonèse en fut ébranlée. L'incendie, qui s'était déclaré au camp français, gagna le parc anglais, qui était voisin. Par un bonheur providentiel, la vieille tour du moulin, solidement construite fut préservée ; elle contenait à elle seule 100,000 kilogrammes de poudre.

Les Français eurent 40 morts et 108 blessés ; les Anglais, 21 morts et 116 blessés.

Un autre jour, de notre balcon, véritable observatoire, notre attention est attirée par une foule de petits points noirs que l'on apercevait sur la mer à deux ou trois kilomètres. Nos lorgnettes nous firent voir que ces points noirs avaient tous deux petites cornes, qu'ils semblaient se rapprocher peu à peu du rivage et prendre la forme de têtes de chevaux.

C'étaient effectivement des têtes de chevaux que l'on voyait, et les petites cornes étaient les oreilles.

Un navire ancré au large avait apporté des chevaux pour un des régiments, le 7^e dragons, je crois ; un grand chaland l'avait approché, et un palan, les prenant un à un sur des sangles, les y avait descendus.

La mer était un peu houleuse ; peut-être aussi le chaland était-il trop chargé ; bref, pour une raison ou pour une autre, à peine notre remorqueur fut-il en mouvement que le chaland s'enfonça et que tous les chevaux, au nombre d'une trentaine, furent à la mer. Instinctivement ils se mirent à nager en se dirigeant du côté du rivage. Ils se divisèrent pour passer à travers les nombreux navires qui les séparaient de la ville, où ils abordèrent sur différents points.

Quand on en fit l'appel, il en manquait trois ; mais on les retrouva à bord des navires marchands de la baie auprès desquels ils avaient passé. Voulant intempestivement en faire le sauvetage, on les avait hissés par des moyens plus ou moins ingénieux : l'un d'eux, entre autres, au moyen d'une corde qu'on lui avait passée autour du cou.

Aucun ne parut se trouver incommodé ni de la gymnastique qu'on lui avait fait faire, ni de leur promenade en mer.

Les vents du Sud, qui soufflaient le plus habituellement à Eupatoria, nous amenaient des coups de mer plus ou moins violents ; sous leur influence, la température variait de quatre à six degrés au-dessous

de zéro. Mais dans la nuit du 19 au 20 décembre, le vent, qui avait pris du Nord-Est, nous apporta, sans transition, la température des mers boréales, dont aucune chaîne de montagnes ne nous sépare : brusquement le thermomètre descendit à 25 et 26 degrés au-dessous de zéro. Dans cette nuit, beaucoup d'hommes en faction et des cavaliers en reconnaissance eurent des membres gelés. On appela ce froid, venu subitement, *le coup de fouet de décembre*.

Depuis longtemps on nous annonçait de Kamiesch des capotes de guérite qui n'arrivaient pas ; mais il n'y avait plus à attendre. Après avoir obtenu l'autorisation du général d'Allonville, je chargeai Ali-Bey et les hommes de sa police de se procurer, sans perdre un moment, par tous les moyens, en payant, un grand nombre de houppelandes en peau de mouton d'Astrakan, en usage chez les Tartares, et de les porter à la place. J'y avais réuni des tailleurs des différents corps qui, en quelques heures, élargirent les emmanchures et leur donnèrent des formes appropriées à un usage commode pour nos soldats.

Avant la fin de la journée, tous les postes étaient munis de ces vêtements, devenus indispensables ; il n'y avait pas à regarder à la dépense en pareil cas.

Malgré un vent assez violent qui agitait la mer, elle fut gelée en plusieurs endroits sur une largeur de quelques mètres. Sur le rivage, il s'était dressé, par l'effet du remous, une ceinture de glace qui semblait taillée dans un onyx blanchâtre, et plus loin, en avant de l'espace congelé, on voyait la mer à moitié prise rouler péniblement des vagues pâteuses.

La terre était couverte d'une épaisse couche de neige, le soleil était splendide, mais nos moustaches et nos barbes étaient rigides, comme taillé dans un bloc, et quand on avait le visage tourné du côté du vent, on ressentait un picotement faisant éprouver la douleur d'une brûlure.

Les marins, qui avaient à Eupatoria un service très dur et ne reculaient devant aucune fatigue, durent néanmoins suspendre leurs travaux.

Le vent Nord-Est se calma peu à peu et le vent du Sud reprit ses droits : il nous amena une température moins rigoureuse, mais aussi une nouvelle série de tempêtes et de naufrages.

Eupatoria n'a pas, ainsi que je l'ai déjà dit, de port. Sa rade est ouverte et sans abri, exposée particulièrement aux vents du Sud, qui soulèvent incessamment des flots furieux et faisaient courir les plus grands dangers aux vaisseaux, très nombreux, qui s'y trouvaient alors.

Aussitôt qu'un de ces coups de vent était à craindre, les équipages de tous les navires étaient en alerte, chacun à son poste de manœuvre ; ceux à vapeur, sous pression, pour soulager les ancres. Mais une fois la tempête arrivée, si une chaîne d'ancre venait à se briser, le navire était perdu. La seule préoccupation alors était d'arriver à le faire échouer de la façon la moins dédommageable pour l'équipage et pour la cargaison. Les abords de la plage s'y prêtaient merveilleusement : sans rochers, sans écueils, formée d'un sable fin en pente douce.

La manœuvre consistait à diriger le navire perpendiculairement vers la terre ; alors, quand il rencontrait le sable, poussé par le vent, il s'y enfonçait et y restait profondément encastré, présentant son arrière aux flots qu'il fendait et auxquels il pouvait ainsi résister. Mais si la manœuvre ne réussissait pas, si le navire, au lieu de l'arrière, présentait le flanc aux vents furieux, en quelques instants il était démolé et ses débris dispersés.

Pendant la mauvaise saison que nous passâmes à Eupatoria,

dix-neuf navires vinrent ainsi s'échouer sur la plage au milieu de mille péripéties et de vives émotions partagées par les témoins de ces luttes contre les éléments. Les équipages étaient généralement sauvés, la cargaison souvent peu avariée. L'administration achetait alors la coque, qui faisait du bois de chauffage, dont nous avions grand besoin, tant à cause de la pénurie du combustible où nous nous trouvions que du froid intense que nous avions à supporter.

C'est ainsi que,



presque au début de notre séjour à Eupatoria, *Le Torino*, beau trois-mâts italien, vint s'échouer, mais providentiellement, en avant d'un embarcadère que nous avions. Cet embarcadère ne se prolongeait pas suffisamment pour qu'un petit vapeur, qu'on nous avait envoyé pour le service de la rade, pût l'accoster : le service maritime en était compliqué.

Ce navire échoué, et intact du reste, continua, poussé par le vent, à avancer lentement, traçant son sillon à travers les sables, toujours dans la direction de l'embarcadère. On craignit un instant qu'il n'en renversât le tablier ; mais il s'arrêta à propos, à une faible distance et dans une direction tellement précise qu'un habile ingénieur n'eût pas mieux réussi.

Un pont le réunit à l'embarcadère ; son chargement, rapidement enlevé, fut remplacé par des pierres pour assurer sa stabilité. L'intendant l'acheta plus tard pour en faire un dépôt de charbon, et pendant toute la campagne, il nous fut de la plus grande utilité : prolongeant l'embarcadère que, désormais, notre petit vapeur put accoster, évitant ainsi les transbordements.

Le 6 mars, il y eut un coup de vent terrible ; les flots déferlaient au delà des quais jusque sur les places et dans quelques rues

de la ville. La nuit fut affreuse : on entendait, au milieu de sourds grondements, des sifflements aigus, des bruits sinistres, et les feux des navires s'agitaient convulsivement dans le ciel noir.

Quand vint le jour, matelots et soldats couvraient la plage. A ce moment, un navire autrichien, *Le Ramolo*, ses chaînes rompues, allait à la dérive, tantôt comme une mouette sur la cime des vagues, tantôt disparaissant dans la profondeur. Il échoua à une encablure du rivage ; mais, se présentant mal à la vague, il ne put résister aux coups de mer qu'il recevait. Ce fut l'arrière qui partit d'abord, puis un mât qui tomba. Des soldats, de différentes armes, se tenaient anxieux sur la plage. M. le lieutenant de vaisseau Bourdais, commandant du port, était là aussi, venu avec quelques matelots, apportant des cordages, des grappins, tout enfin ce qu'on avait pu se procurer pouvant aider à un sauvetage.

Déjà plusieurs hommes avaient tenté de porter une amarre ; mais, roulés par les flots, ils n'avaient dû la vie qu'au courage et à la présence d'esprit de leurs camarades.

La démolition du navire allait vite : bientôt il n'en reste



que le squelette et une petite portion du pont, où les malheureux naufragés se sont groupés, tendant des bras suppliants vers le rivage ; une vague énorme les enlève et soudain ils s'enfoncent et disparaissent dans les eaux avec l'espèce de radeau qui les porte.

Mais lorsque tout paraît bien fini, une autre vague soulève cette épave, la rapproche du rivage et, en se retirant, la laisse immobile : elle touchait au fond. De suite, aussi prompt que l'éclair, un matelot, un Breton, Penhoat, se jette à l'eau portant une amarre. Une vague le couvre, mais il reparait, et, moitié marchant, moitié nageant, il arrive enfin. D'autres suivent son exemple, et plusieurs cordes, solidement amarrées, établissent une communication entre l'épave et la terre. C'est alors à qui arrivera le plus vite pour sauver ces malheureux que chaque vague nouvelle menaçait d'emporter. Tous, jusqu'au dernier, sont transportés sur la plage. Ils étaient seize ou dix-sept, la plupart inertes, livides, plus morts que vivants.

Pendant ce temps, on a préparé, à l'état-major de la place, ce qui peut leur être utile : couvertures, vêtements, vin chaud ; le docteur, qui les attend, organise tout. Ils ne tardèrent pas à y arriver, portés par leurs sauveurs.

Les soins qui leur furent prodigués les remirent bientôt de la terrible épreuve qu'ils avaient traversée ; mais ils restaient absolument dénués de tout. On fit une collecte pour leur venir en aide ; ceux qui les avaient sauvés, au péril de leur vie, en furent les promoteurs et voulurent y donner leur obole.

Qu'ils sont beaux, généreux, grands par le cœur, nos vaillants petits soldats de France ! Que Dieu fasse toujours germer en eux ces sentiments chrétiens ! ce sont eux qui, souvent à leur insu, font si noblement battre leur cœur.

Rappelons un moment de gaieté que l'on eut à la cantine.

La mauvaise saison est passée, on sent le printemps venir. Sous l'impression de cette saison mystérieuse, une cantinière a perdu la raison ; après certains démêlés, elle a déclaré qu'elle en avait assez d'Eupatoria, de son mari, de sa cambuse ; qu'elle rendait sa cantine et s'en allait aux Russes. Effectivement, malgré tout ce qu'on avait pu lui dire pour la détourner de son projet, elle avait disparu, emmenant avec elle son plus fidèle Achate, pour la soutenir dans les péripéties de son odyssée.

Il faisait un temps frais et brumeux. Néanmoins l'hiver finissait ; on sentait l'approche du moment où tous les êtres cherchent un ami, regardent le mystérieux bocage et les feuilles qui commencent à pousser, où les oiseaux voyageurs regardent le nid de la saison nouvelle... La cantinière avait la réputation d'un bon enfant et comptait beaucoup d'amis au régiment. Aussi l'émotion fut-elle grande quand on apprit sa désertion. On vint aussitôt faire connaître cet événement à l'état-major de la place. L'heure de la nuit était déjà avancée ; on ne savait pas la direction prise par les fugitifs. Tous les avant-postes furent prévenus aussitôt avec ordre de prendre leurs mesures pour les arrêter.

Ils furent trouvés déjà assez loin, mais encore vaillants, cherchant à se dissimuler le long du lac Sasik. Conduits à un petit poste où ils passèrent le restant de la nuit, une des reconnaissances du matin les ramena à la place, où ils arrivèrent gelés, mouillés, rompus, mais jurant qu'on ne les y prendrait plus.

Il y eut une vive émotion à la cantine en les voyant revenir. On fit fête aux fugitifs, on but à leur santé ; ils dirent qu'ils avaient été bien bêtes ! On rit ; on entonna la chansonnette gaie ; le mari et la femme s'embrassèrent avec effusion ; tout fut pardonné... tout fut à la joie.

Vers la fin du mois de février, nous reçûmes l'avis de la conclusion d'un armistice jusqu'au 31 mars. Aussitôt des rela-

tions s'établirent entre les officiers français et les officiers russes de l'armée d'observation que nous avions devant nous.

Elles furent, hâtons-nous de le dire, empreintes de suite de franchise et même de cordialité. Ils avaient, comme nous, beaucoup de malades, mais ils manquaient de bien des choses que nous avions; les médecins se mirent en rapport entre eux... En voyant la fraternité qui existait entre les officiers des deux armées, on n'aurait jamais pu penser qu'ils appartaient à deux nations ennemies, venant de se faire une guerre acharnée, et entre lesquelles il n'existait qu'un simple armistice.

Le général d'Allonville invita, le 17 mars, à une entrevue, le général Schabelsky, commandant de la deuxième armée russe de Crimée, que nous avions devant nous. Il avait fait dresser une tente au bord de la mer, à peu de distance de la redoute du *Henri IV*.

A midi, le général russe arriva avec son aide de camp et une escorte de quatre dragons et de quatre cosaques, commandée par un officier. Le général d'Allonville, accompagné des généraux de Failly et Valzin-Esterhazi, suivi d'un état-major au milieu duquel il m'avait fait l'honneur de m'inviter, vint le recevoir; ils se serrèrent la main et il le conduisit dans la tente avec les officiers qu'il avait amenés. Madame d'Allonville, qui s'y trouvait, leur en fit les honneurs avec une bonne grâce charmante.

On se mit aussitôt à table. La conversation fut de part et d'autre pleine d'esprit, d'aisance et de courtoisie. On parla des petits événements dont on avait été témoin, des petites opérations de la campagne. « Pourquoi, demanda le général Schabelsky, à Shobotar, n'êtes-vous pas venu nous rechercher au delà du ravin? Nous nous étions pourtant mis en mesure de vous bien recevoir. — C'est, lui répondit le général d'Allonville, parce que nos chevaux n'avaient pas trouvé à boire. Mais, continua-t-il, pourquoi, général, n'êtes-vous pas venu nous attaquer dans notre bivouac la nuit suivante? Nous comptions pourtant bien sur votre visite, et n'avons dormi que d'un œil, la bride au bras... » Le dernier mot de cette conversation rétrospective restait au général d'Allonville. Mais cette entrevue avait été pleine de marques de sympathie et d'estime réciproques.

Pendant ce temps, il se passait au dehors une scène qui mérite d'être racontée: on avait préparé un petit repas pour les escortes. Russes et Français eurent bientôt fraternisé; mais ils ne pouvaient s'exprimer que par le monosyllabe traditionnel qui se croisait: Bono, bono, bono! Tout à coup, un dragon russe saisit le bras d'un dragon français et, cherchant à faire comprendre qu'il parle au nom de ses camarades, il dit ces paroles, traduites par un interprète: « Désormais, plus de guerre entre les Français et les Russes; qu'ils soient frères! Que la paix soit sincère et éternelle comme l'amitié que je te jure à la face du soleil, père de la nature! » Et il étendit le bras vers l'astre resplendissant.

Cet enfant du Nord parlait comme un prophète! Le temps était splendide; le soleil, de son disque radieux, éclairait une mer limpide, pendant que la musique de l'un de nos régiments faisait entendre des accords harmonieux.

Après le déjeuner, le général d'Allonville sortit de la tente suivi du chef russe, et ils se séparèrent en se serrant cordialement la main.

Le 30 mars, de l'Esplanade des Invalides retentissaient 101 coups de canon qui le 2 avril, eurent leur écho dans tous nos camps: c'était pour annoncer la conclusion de la paix.

Désormais nous ne fûmes qu'à nos préparatifs de départ.

Les chevaux, pas plus que les hommes, n'avaient subi impunément les fatigues et les privations de tous genres, l'intempérie des saisons auxquelles ils avaient été exposés pendant cette dure campagne. La plupart étaient atteints d'une espèce de gale que l'on ne pouvait pas espérer guérir dans les conditions où l'on se trouvait; l'on ne pouvait pas non plus penser à les ramener en France dans cet état.

On dut penser à s'en débarrasser, mais ce n'était pas facile. On parvint néanmoins à conclure un marché avec un Tartare juif, qui les acheta tous pour le prix moyen de dix francs pièce. Il y en avait cinq ou six cents, provenant de tous les régiments. On les lui livra, et, aidé de quelques Tartares, il les conduisit en troupeau, en suivant la langue de terre étroite qui sépare la mer du lac Sasik. D'abord, tout alla bien; ils étaient déjà près de la redoute construite à côté des débris du *Henri IV*. C'était alors midi, et ces chevaux qui, malgré leur état, avaient conservé bon appétit et de bonnes oreilles, entendirent la sonnerie appelée, dans les régiments, *la botte*, qui est le signal du repas qu'on donne habituellement aux chevaux à cette heure.

Tous, instinctivement, firent demi-tour et partirent au galop pour retourner dans leurs cantonnements. Cette preuve d'intelligence de la part de ces animaux fit le désespoir de leur nouveau propriétaire qui, après une nouvelle livraison, dut combiner un moyen moins primitif, mais plus sûr, de les conduire dans ses pâturages.

C'était, sur le rivage et sur les navires en rade, une animation extraordinaire. Tout un monde bigarré de gens de diverses nations, les uns bien portants, les autres malades, accompagnés de leurs animaux et de leurs ustensiles, avaient envahi la plage pour tâcher de hâter leur tour d'embarquement. Réunis par petits groupes, chacun installé à sa manière, ils y restaient jour et nuit, y faisant leur cuisine, formant le bivouac d'une bohème innombrable, que quelques feux éclairaient bizarrement la nuit. Ils avançaient peu à peu vers le rivage, au fur et à mesure que les embarqués faisaient de la place.

On voyait au-dessus des navires et des chalands les palans s'agiter, descendre à vide et remonter sur le pont des vaisseaux des assemblages de gens et d'objets formant parfois des grappes singulières: un matelas, un lit où un impotent restait couché, était hissé avec des membres de la famille se tenant aux cordages; des ânes, des chevaux, les propriétaires restant à califourchon...

Le 3 mai, le général d'Allonville part avec la cavalerie pour aller, par terre, à Sébastopol et s'y embarquer.

La division du général de Failly s'embarque et part le 9. Les Ottomans partent ensuite.

Le 30 mai, il ne reste à Eupatoria que le 17^e bataillon de chasseurs à pied, commandé par le chef de bataillon de Férussac, et en rade, *Le Véloce*, *La Saône* et un transport à vapeur.

Ce jour-là, le commandant de Férussac se rendit, avec son bataillon en grande tenue, sur la place de la Mosquée, remit avec solennité les clefs de la ville au nouveau gouver-

neur provisoire russe, un capitaine de gendarmerie, et, après avoir défilé, il conduisit ses hommes au port d'embarquement.

GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS.

(Illustrations de Alfred Paris.)

FIN.



L'Indouchine

Arsène Poinat passait pour avoir fait tous les métiers. C'était inexact; car il y a d'honnêtes métiers. Après s'être abstenu de ceux-ci et n'avoir point obtenu des autres les résultats qu'il en attendait, c'est-à-dire assez de numéraire pour pratiquer librement les divers péchés capitaux auxquels il se sentait enclin, il s'était promu « ancien notaire », et il avait fondé, au chef-lieu d'arrondissement de la Norville, sous la dénomination de cabinet d'affaires, une sorte d'officine suspecte qui, depuis dix ans, donnait des fourmis à la magistrature et à la gendarmerie.

Au physique, il exposait, sur un ventre honorable, une forte chaîne de montre, propre à inspirer au client de la sécurité, et sa bouche de requin, plantée de terribles crocs que démasquait incessamment son sourire amorceur, semblait attendre le passage de la proie, entre deux favoris d'un poil court et rude que poivrait la cinquantaine.

Au moral, il constatait avec une douloureuse surprise qu'il ne suffit pas toujours d'être malhonnête pour mener à bien sa fortune; car le cabinet d'affaires ne lui avait pas mieux réussi que le reste; et peu s'en fallait qu'il ne songeât à se précipiter dans un puits ou même à se détourner du vice pour suivre la vertu, qui lui semblait plus lucrative, quand un événement local vint le relever de cet excès de découragement.

Il y avait, près de la Norville, un domaine dont le parc et le château ne laissaient rien à souhaiter, dont les fermes valaient plusieurs millions, et que les paysans du canton appelaient « l'Indouchine » parce qu'il avait pour fondateur un vieillard qui s'était enrichi en négociant avec l'Annam et le Tonkin, bien avant que la grande péninsule indo-chinoise ne fût célèbre parmi nous et que l'occupation française ne l'eût définitivement ouverte aux Anglais. Or ce précurseur était mort récemment, et l'Indouchine venait, au jeu des enchères, d'échoir à une personne retirée du corps de ballet de l'Opéra, après fortune faite. D'après la rumeur publique cette personne avait consacré tout son patrimoine à l'acquisition du superbe domaine, à cause des déboires que lui avaient causés ses valeurs mobilières, violemment éprouvées par plusieurs kracks successifs. On ajoutait qu'elle n'avait ni famille ni relations et qu'elle allait vivre là, toute l'année, en la seule compagnie de ses gens.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'Arsène Poinat relevât la tête et humât le vent. Il estimait qu'une vieille poupée qui n'avait jamais usé de ses facultés intellectuelles que pour se faire habiller et coiffer à merveille, pour évoluer sur ses planches, en tutu de tarlatane, ne devait pas être d'une capture bien compliquée pour un praticien de sa force.

Et, comme c'est des abattements les plus profonds que l'on rebondit aux plus hautes espérances, son rêve qui n'était allé, au premier moment, qu'à devenir l'homme d'affaires de la dame, puis le familier du château, puis l'intendant auquel les pots-de-vin font la haie, s'enflait bientôt à une autre chimère. On rompt avec un homme d'affaires; on demande des comptes à un intendant et on le renvoie... Pourquoi ne pas prétendre plutôt à la situation suprême, à celle qui lui ferait tomber pleinement et définitivement l'Indouchine entre les mains? Est-ce que les femmes de cette sorte, à l'heure de la retraite, n'ont pas toutes la frénésie d'un mariage qui leur permette de recevoir l'évêque à leur table? Et était-il à croire que celle-ci ferait la renchérie à



propos d'un bourgeois patenté de la Norville, d'un ancien notaire prêt à devenir membre du conseil de fabrique, s'il le fallait. Notre homme n'était pas d'ailleurs sans compter, en cette opération, sur l'appoint de ses agréments physiques, qui lui semblaient de bonne prise. Pour les rehausser encore, il n'hésita pas, dès qu'une telle appétence nuptiale se fût cristallisée en son cerveau, à se pourvoir d'une cravate que le coiffeur de la sous-préfecture lui recommanda entre toutes, d'une paire de gants blancs, d'une redingote de cérémonie. Puis, lorsque la dame fut installée, il se fit raser de près le menton, donna un tour galant à ce qui lui restait de cheveux aux tempes, et, accommodé comme un Auvergnat qui se serait mis en dépense pour

assister à une noce de charcutiers, il marcha sur l'Indouchine. Ce fut d'une allure de danseur, la face épanouie, les dents au vent, prêt à tous les ris et à toutes les grâces qu'il gravit le perron du château.

Un domestique sommeillait dans le vestibule. Il lui toucha l'épaule pour l'avertir. Mais, en même temps, il s'exclamait. Le dormeur n'était autre qu'Alexis, le premier valet de chambre de l'ancien propriétaire. Il lui était plus d'une fois arrivé de se mesurer ensemble au piquet voleur, dans les petits cafés de la Norville. Ils se serrèrent donc familièrement la main. « Alors, Alexis, vous avez conservé votre situation? Tant mieux!

— Oui, oui. Et quel vent vous amène, Monsieur Poinat?

— Oh!... rien... le simple désir, en qualité de voisin, d'une visite de courtoisie aux nouveaux châtelains.

— Les nouveaux châtelains... vous savez qui c'est?

— Oui et non... vaguement... une vieille dame, je crois. »

Alexis devint gouailleur. Et, comme l'autre l'interrogeait du regard, en simulant la candeur...

« Alors Monsieur désire voir Madame? Et Monsieur croit qu'on le recevra?

— Pourquoi pas? Je suis bon à recevoir, il me semble. »

En même temps, il faisait montre de sa carte de visite, il mettait le valet de chambre en demeure d'y constater sa qualification d'ancien notaire, qui lui semblait péremptoire. Mais Alexis ne voulait pas même y jeter les yeux. Il se récusait du geste...

« Parbleu! je sais bien que Monsieur Poinat n'est pas un chemineau. Mais on ne le recevra pas, parce qu'on ne reçoit personne.

— Comment?

— Monsieur n'a donc pas entendu causer de Madame?

— Ne nous attardons pas... on prétend que c'est une ancienne ballerine. Est-ce pour cela qu'elle s'abstient de recevoir, et que vous souriez?

— Du tout! Mais, vraiment, Monsieur ne sait rien de plus?

— Rien. De quoi s'agit-il donc?

— Si je le racontais, Monsieur ne me croirait pas. Il me prendrait pour un fou.

— Dites toujours.

— Non, ça ne se raconte pas. Il faut que ce soit... vu. »

Et, comme le visage d'Arsène Poinat se congestionnait de curiosité, Alexis se laissa fléchir...

« Tenez, je veux faire pour vous ce que je ne ferais pour personne. Malgré la consigne, je vais tâcher qu'on vous reçoive. »

Ce disant, il prenait la carte qui était restée aux doigts de son protégé, et il quittait le vestibule, mais en haussant les épaules du geste d'un homme qui se charge d'une négociation dont l'issue est bien douteuse.

Cependant quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il revenait annoncer le succès de sa démarche et inviter l'autre à le suivre. Ils traversèrent un certain nombre de pièces qui ne bénéficiaient de la lumière solaire qu'à travers les lames de leurs persiennes closes, où l'on apercevait un mobilier emmaillotté de housses, et dont les parquets crépitaient sous le pied qui contrariait le jeu de leurs bois. Puis une porte fut ouverte sans bruit. Et pendant que, d'une voix amortie comme un souffle, Alexis articulait le nom d'Arsène Poinat puis énonçait sa qualité d'ancien notaire, il fut loisible à celui-ci d'apercevoir une chambre mystérieuse, dont les ténèbres n'étaient atténuées que par le halo d'une veilleuse à feu vert, et où il semblait que se balançât dans l'espace quelque monstrueux oiseau préhistorique aux ailes éployées de l'une à l'autre muraille. Il y avait là de quoi lui figer sur la lèvre le bouquet de sourires qu'il méditait pour son entrée de jeu. Et ce ne fut pas sans appréhension qu'il franchit ce seuil au delà duquel semblait l'attendre tout l'appareil des épreuves maçonniques. Il n'en était rien cependant. Lorsqu'il fut entré depuis quelques instants et que ses yeux s'accoutu-



mèrent à l'obscurité ambiante, il démêla que l'aigle antédiluvien dont il s'était d'abord effaré n'était autre qu'un hamac d'où pendait une main pâle, chargée de bijoux. Il en conclut que ce hamac devait être occupé par la propriétaire de l'Indouchine. Alors il se hâta de procéder aux ronds de jambe et aux jeux de prunelle qu'il jugeait propres d'un homme du monde en Beauté. Mais, dans cette om-



à déceler l'émotion présence de la bre et sous ce hamac, c'était là de la galanterie blanche. Il s'en rendit compte, au bout de quelques passes; et il n'insista point. Il ne savait non plus que dire, car cette mise en scène impré-

vue lui coupait toutes les répliques dont il s'était depuis longtemps approvisionné pour mettre à flots l'entretien. Et, comme il était dans cette incertitude, les yeux en l'air, la bouche bée, ce fut la dame qui entra en matière, d'une voix excédée, avec ces mots d'où il était impossible de nier que toute préoccupation de courtoisie ne fût exclue :

« C'est insupportable d'être dérangée par le premier venu... Enfin!... puisque Alexis s'intéresse à vous, je veux bien que vous causiez ici quelques minutes avec ma femme de chambre... »

En même temps, de sa main pendante, elle désignait, à la tête du hamac, sur la plate-forme d'une de ces échelles roulantes dont on use dans les bibliothèques, un être humain qu'Arsène Poinat n'avait point encore remarqué. Elle ajouta :

« Vous voyez, elle est en train de me faire manger. Allons, Nanine, parle à cet individu. Parle-lui de moi. C'est encore cela qui m'ennuiera le moins. »

Un galant homme ne pouvait hésiter à sauter sur la réplique, en déclarant que nul sujet d'entretien ne serait de nature à le charmer lui-même davantage. Le directeur du cabinet d'affaires n'hésita donc pas. Mais comme il donnait de la voix à plein registre pour formuler avec le plus d'éclat possible une si gracieuse assertion, ce fut aussitôt, dans le hamac et sur l'échelle, un soulèvement de protestations qui lui coupèrent net le madrigal sous la dent...

« Cht!... Cht!... Oh!... Oh!... »

Puis la femme de chambre prit la parole en sourdine, le geste prohibitif de toute nouvelle démonstration vocale :

« Sachez que les nerfs de Madame ne peuvent supporter aucun bruit. Le seul choc d'une fourchette, d'une cuiller ou d'un couteau sur une assiette lui produit l'effet d'un coup de canon. Il faut lui apporter ce qu'elle mange tout découpé. Elle ne prend que quelques bouchées à la fois, mais toutes les demi-heures, jour et nuit. Nous sommes trois pour ce service-là. D'ailleurs Madame craint la lumière autant que le bruit. »

Et c'est pour cela qu'elle vit dans une chambre obscure dont elle ne sort jamais pendant le jour. A Paris, elle sortait quelquefois la nuit, quand il n'y avait pas de lune. Mais ici elle a peur que le rossignol ne lui déchire les oreilles. Enfin Madame ne pourrait vivre si elle ne sentait l'air circuler autour d'elle. Voilà pourquoi sa vie se passe dans un hamac. Et Madame est dans cet état depuis ses grandes pertes à la Bourse. Ça lui a disloqué les nerfs. N'est-ce pas, Madame ?

— Dire qu'il ne me reste plus maintenant, avec ce domaine, que cent mille francs de rente ! C'est affreux !

— Oui... on croirait qu'on ne dépense rien, dans un hamac. Mais quand on ne peut digérer que de la laitance des sterlets du Volga et le foie des bécasses d'Irlande,

quand il faut que le matelas du hamac soit d'un duvet d'Orient qui coûte cent louis la livre, et qu'on renouvelle tous les mois, c'est vrai que la vie est bien chère.

— Avec dix mille francs de moins par an, je n'y arriverais pas, Nanine. Pourvu que mon misérable revenu ne soit pas encore écorné !

— Comment donc Madame pourrait-elle craindre qu'il ne le fût ? Madame n'a plus que de la terre. Ça n'est pas exposé aux coups de Bourse, la terre !

— Mais il y a cette abominable politique. Vous savez bien, Nanine, ce que j'ai rêvé la nuit dernière ?

— Oui... Madame a rêvé que les radicaux, les socialistes, toutes ces bêtes malfaisantes, l'emportaient aux prochaines élections, et qu'on écrasait Madame d'impôts inattendus, et qu'on partageait les fermes de Madame, et qu'on chassait Madame de son hamac, et que Madame était obligée de manger du bœuf dont elle coupait elle-même les bouchées dans son assiette...

— Je m'en suis réveillée couverte de sueur froide.

— Il y avait de quoi !

— Et quand je pense qu'à l'automne prochain, dans six mois à peine, on renouvelle la Chambre !

— Mais que Madame ne s'inquiète donc plus de ce ridicule cauchemar ! Là!... Voilà Madame aux champs ! Je la sens toute tremblante...

— Les valeurs m'ont été si funestes ! Et je croyais être si tranquille avec la terre ! Mais on n'est tranquille avec rien ! Quel supplice que d'avoir de l'argent !

— Que Madame se fasse une piqûre. Ça la calmera.

— Oui... ma trousse!... oui.

— Et ce monsieur ?

— Quel monsieur ?

— L'homme qui est là, le notaire...

— Ah ! Il est encore là ? Je l'avais oublié. Eh bien, mettez-le à la porte, Nanine. »

Tant de désinvolture n'était pas pour surprendre de la part d'une personne gâtée par tous les triomphes de la vie et qui avait contracté, au foyer de l'Opéra, l'habitude d'en user cavalièrement avec des seigneurs d'une autre encolure qu'Arsène Poinat. Il n'en était pas moins vrai que, pour un homme qui avait fait le voyage en se flattant de produire une impression décisive, le résultat laissait à souhaiter, et qu'il lui eût fallu un robuste optimisme pour ne pas reconnaître qu'il y avait encore loin de l'entrevue par laquelle venaient de débiter ses relations dans la place à l'opération matrimoniale où il souhaitait de les voir aboutir. Aussi fût-ce la tête basse et la lippe déconfortée qu'il descendit, en quittant le château, le perron dont son pied conquérait les marches, il n'y avait pas une demi-heure. Cependant un homme de cette mâchoire, après s'être forgé un tel rêve, après avoir engagé une partie qui n'allait pas à moins qu'à faire tomber l'Indouchine en son sac, ne pouvait jeter les cartes à la première manche. Il lui semblait inadmissible qu'il n'y eût pas, à la cuirasse de l'affaire, un défaut où il pourrait porter le fer...

« Oui, je trouverai le défaut de la cuirasse... je le trouverai ! »

Pour le chercher, il se mit sous clef dès qu'il fut rentré chez

lui, après avoir enjoint à sa bonne de refuser la porte à tout venant, jusqu'à nouvel ordre. Et, pendant des jours et des nuits, il demeura méditatif, la cervelle houleuse de desseins contraires, de chimériques imaginations qui l'égarèrent un instant jusqu'au regret de ces anciennes « guerres privées » où il était loisible à un aventureux compagnon de chevaucher, à la tête des siens, contre le domaine qu'il convoitait et de le confisquer à la seule condition de déposer le propriétaire au fond d'une oubliette. Mais, hélas ! il n'y avait pas à y songer. Arsène Poinat ne pouvait, quelque avantage qu'il en eût recueilli, restaurer à son profit ces mœurs abolies, lever une bande et, avec son ventre pointu, avec ses favoris de procureur, s'affubler du casque et du haubert pour aller mettre le siège devant l'Indouchine. Aussi ne s'arrêta-t-il pas longtemps à cette rêverie. Il en remua d'autres et d'autres.

Enfin, une nuit, les cornes de Moïse lui jaillirent du front : le feu céleste avait visité son cerveau ; et sa bonne fut réveillée par un grand bouleversement de meubles, accompagné de cris. Comme elle le voyait en proie, depuis huit jours, à un désarroi qui lui égarait les yeux et l'empêchait de prendre sa nourriture normale, elle crut au plus mal, elle courut à sa chambre, sans autre appareil que la chemise dont elle se trouvait



pourvue, et, l'oreille contre la serrure, elle cherchait à reconnaître, avant de frapper, s'il ne s'agissait pas d'un accès d'aliénation furieuse au cours duquel il n'eût peut-être pas été prudent d'intervenir. Mais elle perçut alors que les vociférations dont elle avait pris ombrage n'étaient que les traits de force d'une sorte de harangue dont son maître régalaient une sorte d'auditoire imaginaire, en s'accompagnant de coups de poing sur sa table et de horions à ses chaises. Il déclarait qu'une Force à laquelle il avait longtemps résisté le poussait à prendre part comme candidat aux prochaines élections, que cette force n'était autre que l'amour de l'humanité et de son pays, la passion de la justice, la soif de combattre par une politique franchement révolutionnaire la monstrueuse inégalité des conditions sociales. S'il avait lutté jusque-là contre une si noble ambition, s'il l'avait tenue secrète, c'est parce qu'il hésitait à substituer aux délices de son état obscur, à la « précieuse humilité » dont parle le poète, les terribles hasards de la vie publique. Mais c'en était fait maintenant ! Il se repentait d'une si coupable pusillanimité. Il ne pouvait supporter davantage l'iniquité des lois. Il consentait à en devenir le réformateur. Qu'on le nommât, et les déshérités, dont il prenait la cause en mains, ne tarderaient pas à voir la grande propriété disparaître à leur profit sous un système d'impôts dont il avait passé ses veilles à combiner le mécanisme et pour lequel il s'engageait à lutter par la parole et par la plume, au Parlement et dans le pays, jusqu'à ce qu'il en eût assuré le triomphe, dût sa vie, épuisée par tant de zèle, être l'enjeu de la partie !!!

La bonne était fort surprise de l'oraison. Mais, comme elle



n'y comprenait rien, elle la trouvait imposante. Et elle alla se recoucher en hochant la tête d'admiration :

« Y plaide ben, tout de même !... »

Ce fut aussi l'impression de la plupart des électeurs de l'arrondissement de la Norville, dès qu'Arsène Poinat leur fit entendre les propos auxquels il s'était exercé cette nuit-là dans sa chambre et dont sa bonne avait recueilli la primeur par le trou de la serrure. La campagne électorale ne s'ouvrait qu'à la fin de l'été. Cependant, pour ne pas laisser refroidir sa rhétorique, il résolut de prendre immédiatement position, par des conférences préparatoires. Et, de salle de danse en salle de danse, de tréteaux en tréteaux, il se mit à colporter sa parade de démagogue qui ne sautait que pour le peuple. Mais pendant qu'il régalaient l'auditoire de ses plus dévotées grimaces, son œil ne cessait de tenir l'arrêt du côté de l'Indouchine, qui était le but suprême de l'opération.

Pour que cette opération ne trompât point son attente, il avait, dès la première heure, convoqué son camarade de vermouth, le valet de chambre Alexis ; et, après s'être plaint à lui de la réception dont il avait eu à souffrir dans la chambre au hamac, après lui avoir témoigné qu'il nourrissait le désir de se venger d'un pareil accueil, il l'avait chargé de transmettre « au château » la nouvelle de sa terrible candidature :

« Allez dire à celle vers qui je vous envoie que j'ai en portefeuille une réforme fiscale à mettre sur la paille tous les gens de sa sorte, et que je suis du bois dont on fait les ministres des finances ! Voilà... »

Il allait ajouter : « Voilà deux louis pour vous ». Mais il les économisa en considérant que, puisqu'il chargeait ce domestique d'une communication qui devait être désagréable à sa maîtresse, il était superflu de le soudoyer pour s'assurer de son zèle. Il estimait d'ailleurs qu'en paraissant mettre du prix à la complicité

d'Alexis, le drôle dresserait peut-être l'oreille et n'avancerait plus que sur un pont de billets de banque. C'était donc tout gagner que de s'en tirer avec lui sans appoint de numéraire. De fait, le valet de chambre n'y entendait pas malice. Ce fut un jeu qui le charma que de terroriser sa maîtresse en l'avertissant de la candidature d'Arsène Poinat, puis en lui grossissant de jour et jour la figure du sire. Il le donnait, ainsi que l'autre le lui avait suggéré, pour un homme qui n'entrerait pas au Parlement en simple comparse, mais en réformateur à qui ne tarderait pas à être confié, en quelque combinaison ministérielle, le soin de bouleverser les finances de l'Etat.

Pour appuyer ses dires, il recourait au témoignage oral des autres domestiques qu'il avait mis dans le jeu, et au témoignage écrit d'une petite feuille locale dont le futur ministre s'était assuré les complaisances. Il ne dépassait point au reste la vérité quand il constatait les progrès et prédisait la victoire du redoutable candidat. Car Arsène Poinat n'avait en face de lui qu'un adversaire retenu par le scrupule de ne pas promettre plus de réformes que le bon sens n'en comportait. Et comme il n'y a pas grand-chose à espérer des hommes quand on ne s'adresse qu'à leur raison, mais qu'on peut tout en attendre au contraire lorsqu'on flatte leurs convoitises et leur envie, le destructeur de la grande propriété devait triompher. Les élections s'accomplirent ; il triompha, en effet.

Le lendemain matin, dès l'aurore, Alexis frappait à sa porte. Il était venu maintes fois, au cours de la campagne, l'entretenir des angoisses de la dame au hamac, de la progression de son affolement, à mesure que se précisaient les chances de celui qu'elle en était peu à peu arrivée à regarder comme la Tarasque en marche contre ses laitances de sterlets, contre ses foies de bécasses, contre le duvet oriental de son matelas, c'est-à-dire contre la substance même de sa vie. Et les deux compères avaient trouvé là des occasions de gorges chaudes qui tendaient à prouver que la politique est souvent plus drôle qu'on ne le



pense. Cette fois, le valet de chambre arrivait en parlementaire..

« Elle vous demande ! » s'écria-t-il.

« Ah ! Que me veut-elle ?... »

Et notre homme feignait une hautaine indifférence. Mais, au fond, il tremblait de satisfaction. « Enfin ! » pensait-il.

Une heure après, il pénétrait dans la chambre où sa première visite avait si mal tourné. Il ne doutait pas que, grâce au scrutin de la veille, celle-ci ne lui donnât plus de satisfaction. En effet, ce fut d'une voix ensorceleuse que, avant de le laisser parler on se hâta de l'interpeller. Il n'était plus question, cette fois, de déléguer la femme de chambre à la conversation...

« Eh bien, mauvaise tête, on ne vous voit plus ! Il faut que l'on vous fasse prier de venir ? »

C'était, on l'avouera, de l'impudence. Et comme il avait les

cartes en mains à présent, tout l'invitait à quelque persiflage. Mais il estima qu'il était de galanterie d'épargner une personne dont il n'avait pas moins de cent mille livres de rentes à espérer; et ce fut avec une respectueuse effusion qu'il la remercia d'avoir bien voulu se souvenir de lui.

« Me souvenir de vous? Comment donc? Mais vous êtes de ceux qu'on ne saurait oublier. »

— Je ne me croyais pas assez heureux pour avoir produit une si vive impression », ne put-il se défendre de murmurer.

En même temps il admirait à quel point la dame conservait, en dépit de sa névropathie, le sens de l'astuce; car il était difficile d'admettre qu'elle fût sincère en faisant allusion aux traces laissées dans sa mémoire par un homme dont il ne lui avait été donné ni de voir le visage ni d'entendre la voix, et dont elle avait paru prendre la personnalité en si mince considération. Elle perçut sans doute la suspicion qu'éveillait son dire. Pour le corroborer, elle ajouta :

« La preuve que je ne vous oubliais pas, c'est l'intérêt passionné avec lequel je viens de suivre votre campagne électorale. Quel dommage qu'une intelligence de votre valeur se dépense au service d'une si mauvaise cause !... »

Et, à travers un lacet de détours, de diplomaties, de réticences, elle se mit en devoir de conduire son homme du côté du mur au pied duquel elle se flattait d'avoir raison de lui, à l'aide de la forte somme qui en a muselé bien d'autres. Mais lorsqu'il vit où elle tendait, il opposa un magnifique recul. C'était bien de quelque misérable chèque qu'il se souciait ! Il se devait à son parti. Il n'était point à vendre ! Il ajouta, d'une lèvre en sifflet, avec un hochement de tête suggestif, que, pour déterminer un homme comme lui à renoncer à sa mission politique, il faudrait d'autres appeaux qu'une vile somme d'argent. Et, comme elle le pressait alors de s'expliquer, il finit, non sans s'y reprendre et graduer son aveu, par confesser que le seul bien capable de le détacher de son apostolat social, ne serait autre que la faveur de s'unir à elle sous le régime de la communauté. C'était une botte à laquelle elle ne s'attendait guère. Elle se récria de surprise :

« Mais vous ne me connaissez même pas ! Vous n'avez encore vu de moi que l'envers de mon hamac ! »

— Qu'importe ! » proféra-t-il avec la résolution d'un contradicteur auquel on oppose un argument de détail, qui ne saurait l'empêcher de passer outre. Cependant il s'avisa que c'était là peut-être montrer l'oreille sans assez de cérémonie; et il se ratrapa, en enchaînant, après avoir repris salive... « Qu'importe... que je ne vous voie pas ?... Je vous respire. D'ailleurs l'amour n'est qu'une affaire d'imagination. Pour moi vous n'êtes pas une femme; vous êtes le corps de ballet de l'Opéra, et c'est lui qui m'enivre en vous ! »

Au ton du madrigal, la dame estima que la résolution du sire était irrévocable, qu'elle ne s'en tirerait pas à meilleur compte. Et telle était, en sa pauvre cervelle déjetée, la terreur des impôts dont elle le croyait en mesure de faire instituer le régime, qu'elle céda lors, sans plus de lutte.

« Soit ! Mais c'est à condition que vous renonciez à votre politique. »

Il s'empressa de le jurer. En même temps il se portait vers l'échelle à plate-forme; il en gravissait les premiers degrés; il

s'emparait de la main pâle, chargée de bijoux, qui pendait du hamac; il y déposait le baiser des fiançailles. Pendant qu'il s'acquittait, tête baissée, de ce voluptueux hommage, elle se pencha un peu hors du hamac, pour le jauger de l'œil; et le mouvement mit en valeur, dans le clair obscur de la pièce, une blanche silhouette à laquelle ne semblait manquer aucun des agréments qu'ont immortalisés les maîtres du XVIII^e siècle, en leurs figures d'amoureuses; l'ombre noyait le reste. Certes, il y avait de quoi donner satisfaction à des plus renchérissables qu'Arsène Poinat. Mais à peine levait-il la tête, se sentant regardé, pour regarder à son tour, qu'à la vue de sa terrible mâchoire, armée pour le sourire, de l'une à l'autre oreille, la fiancée se rejetait au fond de son hamac, en se voilant la face à deux mains.

« Oh ! oh ! pensa-t-il, elle a peur de se faire voir. C'est un monstre... »

Et, pour garder tout son courage jusqu'à la signature du contrat, il n'insista pas, il abandonna la main qu'il venait de baiser, il dégringola de l'échelle, il s'enfuit de la chambre, en amant éperdu à qui l'ivresse de la passion ne permettait pas d'en supporter davantage pour cette fois.

De l'autre côté de la porte, Alexis l'attendait, en la curiosité de connaître l'objet et les résultats de l'entrevue...

« Eh bien ? »

— Eh bien, mon garçon, j'épouse votre patronne ». Et, pendant que le valet de chambre vacillait de stupéfaction, il ajouta, en boudant de la lèvre et de l'épaule : « Seulement, voilà ! On m'a coupé les griffes : il va falloir que je donne ma démission. »

— Hein ? »

— Je la mets dans la corbeille. C'est mon cadeau de noces.

— Que va dire votre parti ? »

— Si j'allais demander à mon parti cent mille livres de rente, me les procurerait-il ? »

C'était exact. Cependant Alexis devint sévère :

« Alors vous renoncez à réformer les impôts, vous abandonnez la cause de ces électeurs pour lesquels, depuis six mois, vous pleuriez de tendresse, vous abjurez le radicalisme pour conduire ce vieux rat à l'autel ? »

Mais Arsène Poinat se souciait bien, maintenant qu'il était pourvu, des électeurs, des impôts et des boniments dont il n'avait joué que pour se faire pourvoir. Il pivota sur le talon, et, claquant des doigts par-dessus son épaule :

« Eh ! mon ami... à d'autres ! L'Indouchine vaut bien une messe. »

HENRI PAGAT.

(Illustrations de Albert Guillaume.)



G. DELBRÜCK



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1897 by Jean Roussod, Manz, Joyant & Co.

EN ÉQUILIBRE

Ayuntamiento de Madrid

Les « Petites Mains » de Marquises

AU XVIII^e SIÈCLE

ÊTRE « Petite main » en nos temps moroses et dénués n'est que pauvreté et tire-famine. Comme dans la chanson : « En sautant le ruisseau, c'est la faute à Rousseau ! » on a sauté le ruisseau de la Révolution, on a cru bien faire, et les « Petites mains » qui auparavant étaient volontiers marquises ou duchesses, belles dames poudrées et mouchetées, se sont changées tout à coup en de maigrelines artisanes, condamnées au labeur fou, sans nulle joie jamais. Aucune d'elles ne voudrait se laisser conter aujourd'hui que dans les temps reculés où les soldats étaient tous cuirassiers et les grandes dames toutes recluses, sans lawn-tennis ni bicyclette, une reine s'avisait de représenter à l'aiguille, sur une étoffe, l'histoire héroïque de son mari. Et le curieux, c'est qu'après huit cents ans, la broderie existe encore, tant les royales « petites mains » s'étaient appliquées et avaient bien choisi la matière première ; on la peut voir à Bayeux. La reine se nommait Mathilde, et le mari, Guillaume le Conquérant.

Pour en arriver à Madame de Pompadour, en sautant les années, le jeu mignon de la reine Mathilde aura réjoui beaucoup de caprices, amusé toutes les plus Grandes du monde : Blanche de Castille surveille sa bru en filant la laine ; Valentine de Milan épand les larmes de sa chantedeuille sur sa triste broderie de veuve inconsolée ; Agnès Sorel attend son bon seigneur dans une abbaye de moines, une aiguille à la main et les yeux sur la route couverte de neige. Et c'est au temps où Charles VIII guerroyait en Italie que la reine Anne de Bretagne recouvre d'une tapisserie naïve son livre d'heures. Un jour La Mole et Coconas monteront à l'échafaud, on les verra baiser, tout le long du trajet, deux écharpes de soie historiées comme on sait par des « petites mains » princières. Catherine de Médicis elle-même brode des devises sur une soie de Florence, un peu nerveusement sans doute, devant que minuit sonne à Saint-Germain-l'Auxerrois. Que Marie de Médicis s'enfuit aux Pays-Bas, qu'Anne d'Autriche rêve malice contre le Cardinal, elles tricotent ou elles brodent, par bouderie, par contenance, pour s'excuser de ne point entendre les propos et de n'y point répondre. De récréatives et amoureuses, les « petites mains » sont devenues politiques, elles seront tantôt celles de Madame de Montespan ou de Madame de Maintenon, jusqu'à se répandre, à se montrer aux ruelles des Précieuses, à figurer dans les sociétés, à s'en aller chez les bourgeoises.

On fait le point alors, le point coupé, le lacs que M. Colbert a mis à la mode et qu'il protège en des manufactures ; la belle fille qu'on voit à demi couchée sur son lit de repos, pareissant à la journée, s'accorde à ce goût, et de temps à autre prend son dé d'ivoire et tourne un feston sur sa toile. Ceci entre le bain et l'indispensable, — vous m'entendez assez, —

« plutôt que de lire une pièce de Monsieur Racine et de bâiller ». Madame de Lillebonne le dit à qui veut l'entendre.

Le jeu des « Petites mains » ne sera donc point une révélation pour les jolies personnes de la Régence ou les enrichies du Système. Au couvent aristocratique de Panthémond, où s'élèvent les demoiselles nées, à la Présentation aussi, parmi les leçons de maintien, l'art des révérences, tout ce qui s'enseigne à des jeunesses titrées et destinées à la Cour, la broderie compte. On va jusqu'au tricot, parce qu'en dépit des usages reçus on veut prévoir le ménage possible, le train-train bourgeois, les arrière-saisons chagrines et inoccupées. Entrées dans la vie, les jolies pensionnaires n'inaugureront point un joujou inhabituel, elles lui donneront simplement de l'esprit, et comme elles en ont jusqu'au bout des ongles, ce sera d'un tour de main. La marquise poudrée n'est déjà plus — loin de là — Madame de Montespan ni Madame de La Vallière, elle n'est point encore une Vestale à la façon de Madame Récamier ; elle est un entre-deux, et c'est le charme même ; elle résulte de mille causes ambiantes, des raffinements d'esprit, des amourettes, des scepticismes naissants, de l'extrême et vagabonde opulence. Aussi

que maintenant elle découpe des estampes pour ses écrans, qu'elle se penche sur son métier à tapis ou qu'elle effiloche des brins d'or, sans but, pour avoir l'air intéressée, par contenance ou malice, il y a de tout, dans la main fuselée qui trotte sur la toile, reste en l'air pour écouter, se fait crochue, se fait douce, se fait impertinente. La marquise nomme ceci son *occupation*, car si nous avons inventé le coucher d'Yvette, les almanachs d'alors donnaient la journée d'une Parisienne. Et cette journée, commencée tard, se passe en grande partie au bain, à la toilette, à la promenade du matin ; après on s'enferme dans son boudoir et l'on entend les confidences. L'*occupation* vient la toute dernière, au moment des visites, pour le salon et les intimités, quand il se faut garder de trop de nonchalance ni de laisser aller. Dans le petit almanach, la belle madame a son métier de tapisserie, elle a ses amis autour d'elle, elle parle sans relever la tête, cachant ainsi ses rougeurs ou ses peines.

Au beau temps de Watteau, avant de s'embarquer pour Cythère, sa pèlerine aux épaules et sa houlette à la main, la marquise façonne des écrans. C'est une rage à en oublier le dormir et le boire. Et comme je disais, cet engouement a ses cruautés, il consiste à dépecer l'image mignonne, à la coller sur un carton, à l'enluminer ensuite de couleurs criardes. Le maréchal de Richelieu, entre autres futilités, avait reçu de tels présents de ses amies ; il les avait conservés pieusement, en collectionneur, comme plus tard il recueillera les nœuds de soie, les sourcils de hanneton ou les dentelles brodées. Les voulez-vous



PORTRAIT DE MADAME GEOFFRIN ATTRIBUÉ À CHARDIN
(MUSÉE DE MONTPELLIER)

voir ces choses ? toutes sont passées au Cabinet des estampes, enfermées dans de gros registres où la poussière les a respectées. Entre les rubans historiés du Système, les soieries de la garde-robe royale, les velours du roi de Portugal, « ces caprices d'une heure » ont sauté près de deux siècles, apportant chez nous la rare impression du bouquet flétri ou du papillon écrasé entre deux feuillets.

On eut cette passion, puis en des instants celle du bilboquet, celle aussi de ces polichinelles indécentes manœuvrées par des ficelles, mille autres petits déduits gaillards qui détournaient les innocents de « l'occupation ». Ceci en haut, tout en haut des hiérarchies, à la Cour, à Versailles, chez Mesdames les princesses du sang ou les *petites mains-gauches*. La bergerade, la passion pour le rouet, la recherche coquette et allégorique de la paysannerie se sont réfugiées dans des asiles intermédiaires, ni au faite ni tout à fait en bas, le plus souvent près des artistes, en quête d'un accessoire mignon et d'une toilette seyante. Un rouet sur les genoux, coiffée en bergère d'opéra-comique, Charlotte Gauthier de Loiserolle, femme du peintre Aved, est ainsi montrée. Madame Aved file de la soie, mais elle eut croqué tous ses moutons qu'elle ne serait point autre; elle n'est ni de race ni d'élégance à excuser le travestissement; on l'a faite ainsi non par goût, mais pour tenter les riches bourgeoises. Et l'on use de cet appauvrissement singulier à cause du nouveau jeu où se complait le monde moyen; on verra plus tard Madame de Pompadour en belle jardinière, ce ne sera sûrement pas le rouet de Madame Aved qui l'aura tentée; au contraire, beaucoup de filles de traitants, quelques conseillères au Parlement, revenues d'âge, poudrées sur leur gris, couperosées de fard, s'étaleront sur des pelouses, une filette à la main, leur houlette tout près, et des amours courant à l'entour dans les nuages.

Tôt après ces sottises, l'extrême bon ton se trouve de moins poétiques récréations. A la Cour de Louis XV, il y a beaucoup de jeunes filles, et même pour des princesses les stations au salon de compagnie ont de la longueur. La reine lit, la dauphine Marie-Josèphe brode, Mesdames font de la *frivolité*; à peu près chacun s'ennuie.

Mais la frivolité a ce mérite de ne guère tendre les nerfs, d'occuper l'attention juste à point, de laisser aux causeries la route libre. Et l'on tient de la main droite une navette prêtant aux gestes mignons, le bras s'allonge, les doigts se rapprochent en de savantes manœuvres pour contourner les fils. On regarde ou l'on ne regarde pas, la besogne n'est ni meilleure ni pire, car pour bien dire, elle ne sert de rien. De petites touffes, de petits flocons, ébouriffés, noués par leur milieu et qu'on ajuste à des sacs, à des jetés de lits, c'est peu de chose, rien si l'on veut, un passe-temps, une frivolité. Des filles de Louis XV, Madame Adélaïde a le mieux adapté ceci à ses maintiens; la navette d'ivoire saute en ses mains comme le furet du bois joli, passe et repasse, et lorsqu'il s'arrête c'est que la princesse a sa malignité à dire. Alors on peut regarder la navette, c'est un bijou fleurant bon les parfums d'Orient du sac où on l'enferme; et ce sac, Madame Adélaïde ne s'en sépare guère, ni dans son grand costume, ni même au jeu du roi; elle le passe à son bras. Sitôt assise, elle l'ouvre et commence.

La princesse est « madame j'ordonne » dans la maison, elle est jolie, on l'admire volontiers, et comme elle est le plus étourdiment gracieuse, on la copie. De là tout le succès de la frivolité, qu'elle n'a point inventée certes, mais dont elle a fait une institution sociale, un indispensable. Après elle le rouet ne comptera plus, et la tapisserie se réservera aux personnes d'âge, volontiers arrêtées à la même place et combinant par dessous leurs lunettes des choses savantes.

La frivolité est aux jeunes; s'ennuie-t-on à un endroit, vite la navette au sac et l'on s'évapore. Il ne semble pas que jamais plus on se puisse amuser mieux, et cette opinion est commune à tous les engouements. Pourtant, à bien peu d'années de là, dix ou quinze au plus, les nœuds deviendront amusette de matrones. Chez le duc d'Orléans, où quelquefois elle vient, Madame Hérault, grand'mère d'Hérault de Séchelles, sera seule

à manier la navette quand sa bru se contentera de parler et de rire. Et dès cet instant, lorsqu'une jeune femme travaille, c'est tout au monde qu'elle adopte, sauf ce qui plaît aux grand'mamans.

Celles-ci — les vieilles dames — n'admettent d'ailleurs les petits travaux que pour courir la ville; à peine entrées chez une amie, la trousse est mise à contribution, c'est du meilleur genre. Un autre ton, tout aussi raffiné, sera de broder au théâtre, en affectant de se désintéresser de la pièce ou des acteurs. Bonne, l'attention soutenue et les extases, pour les présidentes de province venues au spectacle entre deux voyages, et qu'on reconnaît vite à l'étalage tagouté de leur garde-robe! En son intérieur cependant, la femme âgée papillonne moins; par habitude et besoin du repos des bras, elle revient à son métier de tapisserie; elle s'y installe comme à une table et ce devient son bureau d'adresse, la chaire d'où elle prêche, le confessionnal où lui arrivent les confidences. D'autrefois la bonne dame a conservé son charme de parure, son luxe joli de colifichets, on la retrouve

caillette encore, même sous les cheveux gris ou les plissements de son minois ci-devant poupin. Une d'elles, aujourd'hui au musée de Montpellier, sortie de quelque château à la Révolution, a été prise pour Madame Geoffrin; l'erreur est certaine, mais n'est-elle point excusable par ce qu'on prête de distinction communément et de grâce à « la bien bonne »? Madame Geoffrin ou tout autre, cette merveilleuse aïeule ne pouvait être que du temps où Cochin gravait la belle-mère de M. de Lalive, quand les femmes savaient vieillir et sous leurs cheveux blancs paraissaient simplement poudrées, tant leurs chairs se gardaient et tant leurs mains restaient capiteuses.

La dame est à son métier, elle y brode sur étoffe de soie quelques-unes des fleurs en relief employées à Tours et dont on raffole. Le métier est de sa jeunesse, quand Van Loo le donnait aux Sultanes de son tableau « La Confiance ». Mais qu'en sa présence, et par accroc aux bienséances, une nouvelle mariée sorte de son sac une paire de manchettes pour son mari, au lieu de la navette et des nœuds exigés par le ton, la vieille dame en sera toute choquée. « Oh! Mamie!... » oh! Mamie signifie mille choses; c'est presque un reproche d'impertinence, l'oubli de sa qualité, le manque d'usage, car une personne de condition, surtout jeune, ne travaille pas, elle frivolise.

De quel nom d'ailleurs appeler la récente folie, le tout der-



LA BRODEUSE, PAR SAINT-AUBIN.

nier caprice des marquises, l'affreux petit jeu destructeur du parfilage? Parfiler est moins encore que frivoler, au lieu de faire

on défait, on dégrade, on met en charpie. Quelle raison? la dernière qu'on voudrait croire, sûrement la plus imprévue, le



LE BILLET DOUX, PAR LAWRENCE

gain! Tant on aura coupé, taillé et effiloché, dans son année, de galons d'or, d'épaulettes, d'étoffes brochées, tant plus de louis compteront les batteurs d'or au poids. Il en est, au XVIII^e siècle, de cette sottise comme de nos jours d'amasser les timbres-poste en tas pour en extraire la couleur bleue, et du prix tirer l'âme d'un papou de son idolâtrie.

Madame de Graffigny, qui n'était plus d'âge à comprendre, dénonçait au monde de telles fantaisies comme insupportables. Hélas! elle-même osait bien pis. Héritière des planches gravées de Jacques Callot, son grand-oncle, elle les faisait battre en casseroles et en bassinoires, tourner en couvercles ou vendre au poids.

Donc on parfile tout à coup, sans savoir d'où l'histoire est venue ni qui l'a répandue si vite. On s'en donne l'excuse que j'ai dite sans s'apercevoir que le fagot enrichi de diamants, sur lequel le fil s'enroule, vaut à lui seul deux années de parfilage incessant et heureux. Heureux, le parfilage ne l'est point toujours: les dames se sont avisées d'une impertinence à peine croyable. Elles ont, pendus à leur ceinture, de pimpants ciseaux de nacre et d'acier, et si quelque galant seigneur passe à portée, qui se soit inconsidérément vêtu de brocard ou passementé de broderie, les parfileuses se précipitent. En deux minutes, l'homme allant en cour est fait comme un masque, l'officier général a perdu ses épaulettes et ses galons, et dans un coin de la pièce, les « petites mains » sont en besogne, arrachant, enroulant sur leur fagot, supputant la prise.

Un temps, la prise fut bonne: les hommes riaient du bout des lèvres, mais se fâcher si l'on se nomme Lauzun et que la

tireuse de fil remonte au sang royal aussi droit que Madame Victoire ou Madame Adélaïde? on s'incline et l'on sort pour rentrer un quart d'heure après, mille fois plus brave, et l'on recommence jusqu'à lasser les plus intrépides. Toutefois, le duc d'Orléans goûte assez mal l'aventure, sa corpulence le force à des extravagances de galons d'or capables de ruiner un plus riche. Il a sa vengeance, et c'est chez lui-même, au Palais-Royal, sous les lustres, qu'il en sert le régal aux amis de la confiance. Ce soir-là, ses galons sont de cuivre, d'un cuivre bête, admirablement étincelant au sortir de la boîte, mais à peine touché, s'abîmant et se couvrant de vert-de-gris. Sa bru, la duchesse de Charitres, en a l'étréne, et avec elle deux autres dames, dont est la bonne, la prude, la janséniste Madame de Blot et la marquise de Montboissier. Le prince se promène de long en large, on le découpe, on le taillade en riant aux éclats, en parlant de Rousseau, de la nouvelle Héloïse, on proclame charmante son attention d'avoir, ce soir-là, choisi de si merveilleux passements. Le lendemain seulement on a la clef de l'énigme; les fagots sont là, affreusement verdâtres, et si peu qu'on doute, on a le parfum. Les dieux sont malheureux de ne pouvoir rire, mais

le duc d'Orléans, qui n'était point un dieu, s'en donna son souf, et avec lui les autres, même Madame de Genlis, qui rit encore en contant l'aventure. En deux heures de parfi-



MADAME AVED, PAR AVED

lage, ces dames avaient gagné leurs dix sols de fil de cuivre.

Pour ceci d'ailleurs, ni l'excuse du geste gracieux, ni la belle nonchalance d'attitudes; on parfile comme un toutou ronge un os, gloutonnement, pour avoir le plus gros écheveau, et sur cette bobine, le plus de fils pesants. C'est une stupeur après tant de réunions galantes et enjouées, que ces poupées charmantes assises en un coin, comptant le gain de la soirée, estimant les longueurs, n'entendant, ne voyant rien d'autre. Madame de Polignac a fait ses dix louis en une saison, à Versailles, en se dérobant au jeu, aux promenades, en n'écoutant guère les conversations; on lui voit détenir un record dont elle est fière et dont ses rivales sont extrêmement jalouses. La duchesse de Lamballe a les mouvements trop nerveux, elle casse le fil et se fâche. Il faudra, au milieu de ces mesquines et décadentes préciosités, Marie-Antoinette tombant de sa Cour de Vienne, n'entendant rien, ne voulant rien entendre, venue, elle le souhaitait et au besoin le disait, pour être Dauphine et non pour effiloche de vieilles hardes, il faudra l'air frais entré avec elle dans ce Versailles un peu moisi, ses snobismes à elle, sa passion de cavalcades et de fêtes, pour que simplement le parfilage retourne où il doit et débarrasse le monde.

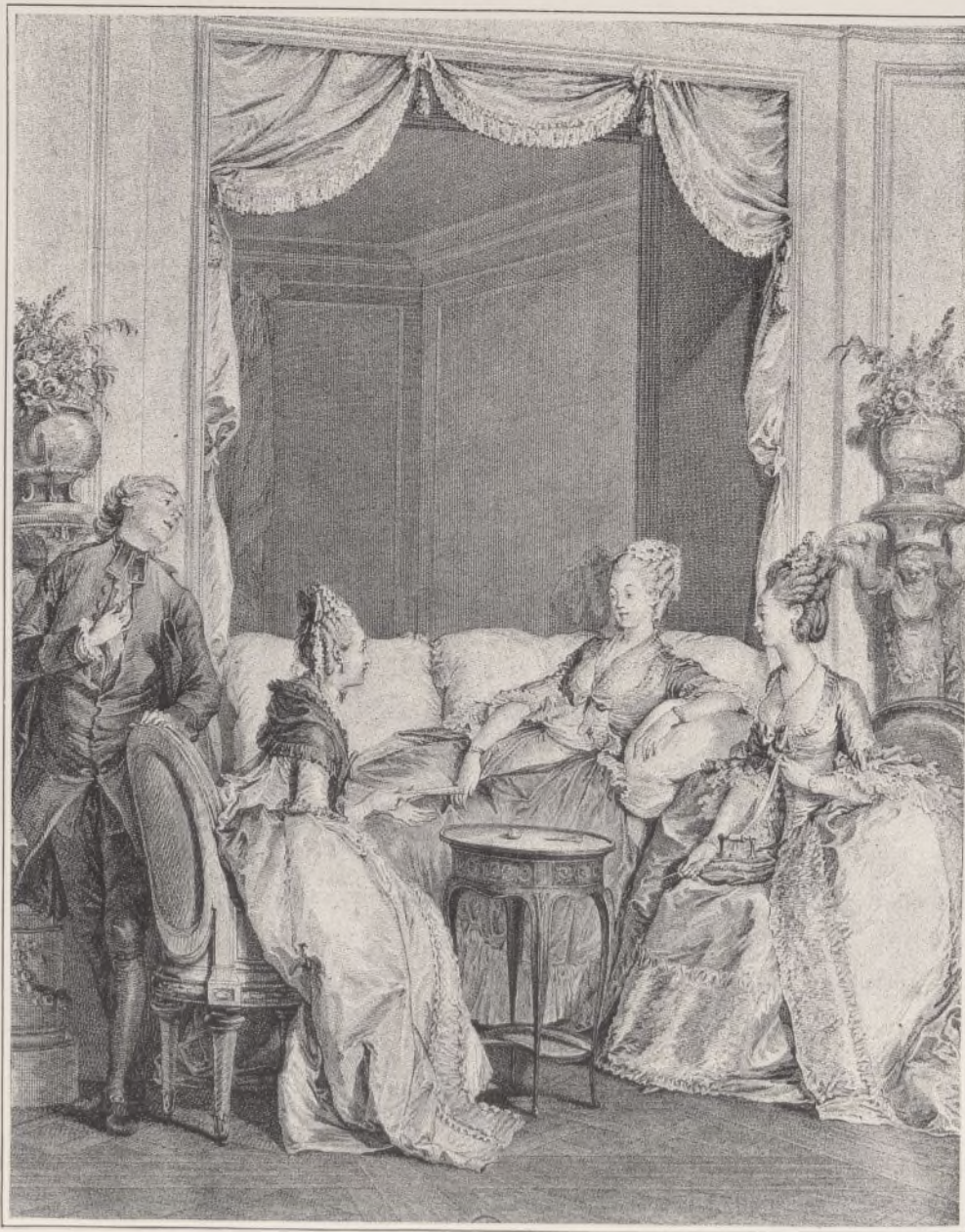
Depuis si longtemps qu'on le dédaigne, le métier à tapisserie n'est déjà plus ridicule, on revient à lui, on le transforme, on lui veut l'allure élégante des meubles de Boule. Il est le joujou précieux du boudoir — car on ose encore dire un boudoir — il est, parmi les franfreluches jolies, laissé un peu au hasard des abandons, gardant l'impressionnant parfum de la « petite main » envolée. On le veut incrusté, impondérable, habillé de dentelles, épinglé de rubans comme un bichon. Aux Anglaises, à présent notées pour leur bizarrerie et ce je ne sais quoi d'étrange dont elles font tout, on emprunte le tambour, en le raffinant toutefois et en le pimplochant. Cet tambour est une miniature de métier, un diminutif moussu que, dès le temps du peintre Baudouin ou de Lawrence, on installe sur ses genoux en garde vertu contre les entreprises téméraires. Dans les « dangers du tête-à-tête » de Baudouin, la dame s'en est débarrassée, le tambour traîne, déconfit et piteux, au milieu de la chambre, avec son aiguille plantée dans la broderie interrompue; pour le « Billerdoux » de Lawrence, il est resté sur les genoux d'une adorable fille, mais il s'est transformé en écran. Grâce à lui et par derrière lui, sous les yeux d'une maman grognonne, amusée par un amoureux, on se penche, on peut tendre le bras jusqu'au poulet offert en catimini; c'est le joujou à flirt, le cache-faute, autrement malicieux que l'éventail, pire que l'écran; entre le parfilage et le tambour il y a la distance d'un caprice à une utilité. Comme les Anglaises ont moins le souci des profits à tirer d'une récréation! Le bas du tambour n'est point maniable, il s'appuie à terre, on s'assied devant. C'est une histoire de le prendre, une difficulté de s'en ôter. En France, il n'est guère plus gênant qu'une guitare et on le quitte sans changer de place, tout en babillant, pour tantôt le reprendre, au cas qu'il le faille.

Il est joyeux de constater où s'en vont finir d'ordinaire les littératures et les arts d'un siècle : c'est, au début du règne de Louis XV, un peu l'emportement d'écolières lâchées, la bride sur le cou, toutes les fredaines recherchées et goûtées. On s'est trop contenu sous le Roi-Soleil, on est en veine d'escapades; les princesses mènent le branle. N'est-ce point qu'en la compagnie de la duchesse de Berry, fille du Régent, les plus grandes dames boivent l'eau-de-vie de Dantzic et jouent au polichinelle? Il leur faudra tous un renouvellement d'idées, l'initiation à la joie des arts et des littératures. Elles ne viendront aux travaux manuels sérieusement que lors des *naturismes* de Jean-Jacques, quand Madame Blot elle-même avouera son secret penchant pour le Genevois. Sur de telles impressions, Mesdames feront œuvre de leurs doigts et leur neveu Louis XVI tournera à la serrurerie. La nature, le travail, la terre, l'éducation virile, le soleil, la lune, tout est invoqué et se résout en fantaisies paradoxales sur des mots. « J'ai de quoi gagner ma pauvre vie! » s'exclame Madame du Barry ensuite d'un parfilage de deux heures; et après elle, Marie-Antoinette, trotinant dans sa *gaule* de fermière sur les pelouses raïssées de Trianon, se jugera capable de vivre éternellement en villageoise du « Devin du Village ». Nous avons Ibsen, ils avaient Jean-Jacques, et si en l'honneur des Scandinaves on coupe ses cheveux ou ses robes d'une façon, c'était pour l'amour de Jean-Jacques — oh! inconsciemment et de très loin — que les belles filles de Baudouin avaient sur leurs jupes de soie un merveilleux tambour de nacre ou d'ébène, ou brodaient au crochet. Au crochet dans leurs stations au spectacle, chez les amies qu'on visite, comme dans Moreau le Jeune la fûtée Mignonne, assise devant la chaise longue d'une dame intéressante et qui, tout en ajoutant une rosette à une autre, en minaudant sous l'œil d'un petit

abbé, rassure « la bonne amie ». Snobs nous, snobs eux-mêmes, ni moins ni plus, partis à la suite de tout le monde sur des idées vite détournées de leur sens d'origine et qui, de fil en aiguille — on peut le dire ici — s'épanouissent de façon imprévue. Autant qu'on en peut juger, Botticelli, revenu chez nous, s'étonnerait des manches à gigot rencontrées chez ses ferventes. Jean-Jacques n'eut pas été moins stupéfait des coiffures à la frégate penchées sur un rouet de palissandre incrusté. « Que faisiez-vous dans vos domaines? » demanda Fouquier-Tinville à une dame de Launay amenée à la barre révolutionnaire. Et elle de répondre naïvement : « Je filais la laine de mes moutons et je vivais en paysanne. » Une laine lavée à l'eau de rose, hélas! et parfumée au benjoin, bobinée sur une adorable fillette de buis et d'ivoire, travaillée par une villageoise en gaule de soie. Par malheur la Révolution elle aussi avait

lu Jean-Jacques et en avait tiré d'autres théories; le tout eût été de s'entendre avant, ce qu'on avait oublié de faire...

HENRI BOUCHOT.



« N'AYEZ PAS PEUR », PAR MOREAU-LE-JEUNE